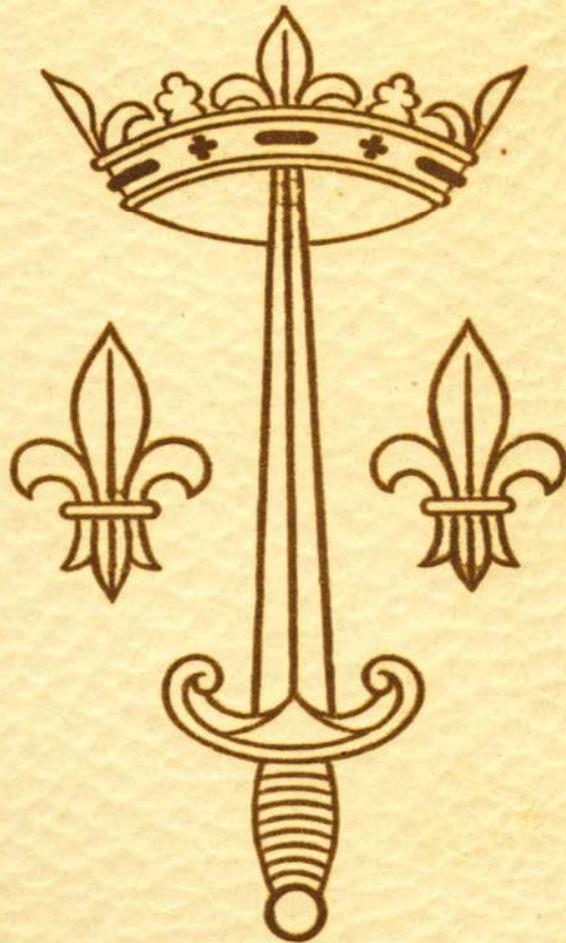


Jean Aubé

# CROISEUR JEANNE D'ARC



CAMPAGNE  
1946 - 1947

RACONTEE PAR UN MIDSHIP







## PREFACE

Le " Journal de Campagne " ci-après, à l'origine manuscrit sur un cahier d'écolier, a été rédigé tout au long de la croisière qu'effectua la JEANNE d'ARC de septembre 1946 à avril 1947, première croisière de ce croiseur-école depuis la Libération.

Elle emmenait à son bord les midships reçus aux concours de l'Ecole Navale de métropole ou de Casablanca, en 1944 et en 1943, ainsi que quelques élèves des écoles du Génie Maritime et du Commissariat de la Marine.

Ce journal, dont la rédaction était obligatoire, était périodiquement soumis à la lecture du Lieutenant de Vaisseau instructeur, et contribuait ainsi à l'appréciation et à la notation du midship qui en était l'auteur.

Ce qui explique que les sentiments exprimés n'étaient pas toujours entièrement spontanés.

J'ai eu le désir d'en faire une présentation plus soignée, à l'intention de ma famille et de mes amis.

Le texte original en a été respecté. Aussi convient-il de replacer certaines remarques ou expressions, qui peuvent choquer aujourd'hui, dans le contexte et les mentalités de l' époque de leur rédaction.

novembre 2011

Jean Aubé



## DE TOULON A AJACCIO

29 septembre 1946...

Dès le matin, c'est la fièvre des départs et des bagages hâtivement bouclés. Près du pauvre torpilleur de 1.500 tonnes, "le Cyclone", inachevé et ravagé, attendant à quai je ne sais quel sort, la promotion embarque, divisée en deux bordées, sur deux remorqueurs qui vont les conduire sur la "Jeanne".

Chacun attend ce premier contact avec une curiosité un peu anxieuse. Un croiseur, c'est quelque chose de très nouveau pour nous, habitués à la vie intime et presque familiale des chasseurs, corvettes et autres petits bâtiments, alternée avec la vie à terre à l'Ecole Navale, la "Baille" du Poulmic. Et aussi, c'est la "Jeanne", c'est le début de sept mois qui, quoiqu'ils doivent être, resteront très particuliers dans nos souvenirs. Enfin, chaque bateau a une personnalité qui lui est bien propre, et qui attire ou repousse votre sympathie au premier abord.

Eh bien, la première impression est favorable. On est tout étonné, après les croisières sur les Corvettes, d'avoir tant de place autour de soi, de pouvoir se promener à bord la tête normalement verticale sur les épaules, sans heurter tantôt une manche, tantôt un tuyau, sans trébucher à chaque pas sur une aspérité du pont. Le poste est plus vaste, les armoires plus spacieuses qu'on ne le pensait. Une ombre cependant : on sent que le bateau n'était pas encore tout à fait prêt - la peinture, quand elle est faite, est à peine sèche.

Cette première journée se passe à s'installer. Le soir, dernière sortie à Toulon, sur la France continentale. Sortie analogue aux jours précédents, mais un peu plus brève, partagée entre les lieux de distraction habituels, le Lucullus, l'Empire, le Victoria... en compagnie de mon camarade Belfort.

Et le vendredi 20, au jour prévu, ce sera l'appareillage.

Auparavant, la promotion réunie sur la plage arrière est passée en inspection par le commandant Fatou. On attend en vain l'amiral Ortoli.

Vers 15 heures, c'est le départ. Un remorqueur, chargé des amis et des familles de certains d'entre nous, accompagne la Jeanne dans une grande agitation de mouchoirs, jusqu'à la passe. Plus imposant est le spectacle du porte-avions britannique "HMS Colossus", défilant par tribord, en route vers Cannes - mon ancien port d'attache - en répandant sur la rade des flots d'harmonies militaires. Encore un "garde à vous tribord" pour saluer la B.A.N. de Saint-Mandrier..... et adieu Toulon.

D'ailleurs, c'est à peine si l'on a l'impression d'être partis. On ne ressent le mouvement de ce grand corps qu'à de légers tressaillements. La mer est d'huile, le temps splendide. Celui qui aura eu la curiosité d'aller sur le spardeck à la nuit tombée, respirer les parfums retrouvés de la Méditerranée, aura pu voir la grande masse sombre du tripode parfaitement immobile parmi les étoiles. Là encore, on se sent un peu surpris et comme intimidé par les dimensions imposantes de ce vaisseau de haut bord.

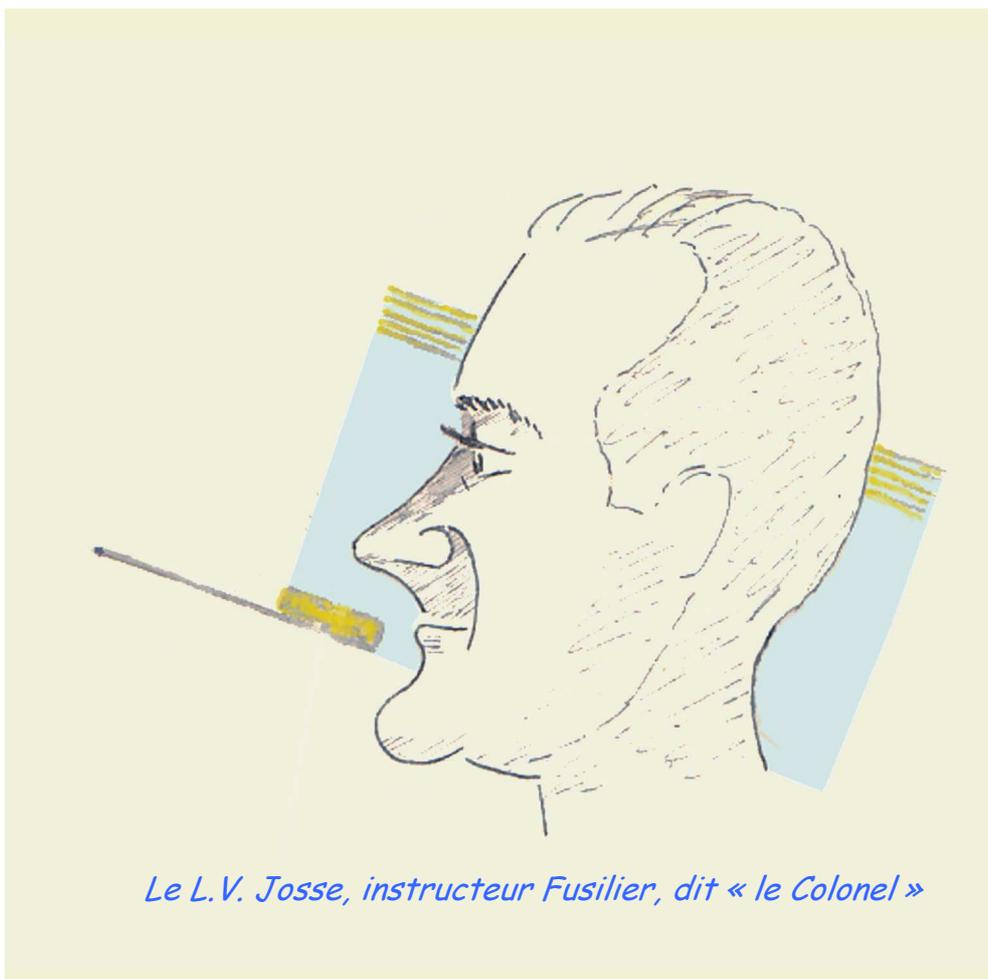
Le lendemain matin, la Corse vient au devant de nous, au devant de nos yeux, au devant de notre odorat. Ce n'était donc pas une légende, ce parfum que l'île de Beauté répand autour d'elle, parfum de thym et d'herbes sauvages, peut-être en signe de bienvenue à ses nouveaux hôtes.....

La Jeanne, imitée du destroyer d'escorte "le Tunisien", qui doit nous accompagner pendant une partie de la croisière, mouille sur rade devant notre première escale, la ville d'Ajaccio.

Le cadre est agréable, un peu classique : un amphithéâtre montagneux, une petite ville étagée sur la rive, rien de très remarquable, sinon les célèbres îles Sanguinaires, qui se parent souvent de magnifiques couleurs.

## AJACCIO

Le matin de notre arrivée, nous reprenons contact avec le service : compagnie de défilé à terre, aux ordres du lieutenant de vaisseau Josse. C'est un prélude, paraît-il, à de futures et nombreuses parades sur le sol étranger.



Ville et gens semblent avenants. Tandis que sur le quai nous attendons la chaloupe pour rentrer à bord, deux charmantes jeunes filles corses nous offrent gentiment, à Belfort et à moi, quelques grappes de raisin...

A bord, après le "farniente" relatif des premières heures, m'échoient les charges redoutables de "chef de gamelle". Inventaires, classements de la vaisselle et du linge de table, coopérative, listes en double du linge sale, toujours préparé et jamais ramassé, me prennent presque tout mon temps libre. Il faut aussi aider Pierre Lacoste, à qui sa place de major de la promotion vaut un travail considérable. A la première descente à terre il faut chercher des blanchisseries, des articles divers pour compléter le "ménage" du poste.

Ces questions réglées, les ressources diverses de la ville ne semblent pas nombreuses. Les boutiques sont rares et pauvres, la plupart fermées car c'est samedi. Toutes sont concentrées le long du cours Napoléon, la plus grande artère d' Ajaccio, et qui n'est guère belle en vérité. Les maisons mal crépies, sans volets, aux toits de tuiles en forme de pyramide écrasée, rappellent l'Espagne, comme d'ailleurs les petites rues étroites, dallées de grandes pierres plates ou de pavés arrondis.

Cette ressemblance se retrouve encore dans la façon de vivre des gens du pays : il y a peu de monde dehors dans le courant de la journée, mais vers sept heures, le soir, et jusqu'au moment d'un dîner tardif, tout Ajaccio monte et descend la promenade traditionnelle: le bas du cours Napoléon prolongé de la place du général de Gaulle. Comme en Espagne toujours, filles et garçons se promènent chacun de leur côté; peu de couples, peu de groupes mixtes.

Outre le spectacle de ce défilé toujours pittoresque, les distractions du midship standard sont assez réduites. Le tour des boutiques est vite fait. On passe des moments sympathiques sur les petites plages intimes et agréables situées du côté d'Ariente; on rentre dîner au restaurant. Et l'on peut essayer d'aller danser au casino, une danse, deux au maximum, en attendant les 22 heures 30 réglementaires, si l'on se sent le courage de supporter un orchestre affreux pendant une demi-heure. Malgré la pauvreté de l'établissement, c'est sans plaisir et avec un sentiment de regret que l'on prend le chemin du bord.

La vie du poste à bord pendant ces quatre jours fut sans incident remarquable. Nous étions de service le dimanche, jour d'excursion pour le tiers de corvée.

Nous avons commencé à faire connaissance avec le service Artillerie et les baleinières du bord, d'un modèle spécial très élégant (gréement, dérive, formes de coque).

## D'AJACCIO A CORFOU

Ce sera à bord du Tunisien que mon poste et moi ferons cette traversée.

De bonne heure le matin, nous embarquons en chaloupe, et après des manœuvres compliquées du patron, on atteint péniblement le quai. Le hamac sur l'épaule, nous gagnons le poste où est accosté le Tunisien, juste à temps pour le voir larguer ses amarres... Après plusieurs embarquements et débarquements à bord de la chaloupe, Riffaud, Beautrop et moi nous nous installons finalement à bord du CH 51...

C'est avec plaisir que j'ai retrouvé ce petit bateau, identique à mon ancien CH 141. La navigation sur une mer splendide le long des îles Sanguinaires me ramenait au bon temps des patrouilles au large de Cannes et de Vintimille, à la fin de la guerre, au printemps 1944. Nous passons la matinée à visiter le bord, et à diverses manœuvres, terminée par une baignade générale très agréable dans cette eau merveilleuse.

L'après-midi, on rejoint la Jeanne, le Tunisien et le célèbre sous-marin "Casabianca", et, après divers exercices, nous embarquons à bord du Tunisien. Nous rallions Ajaccio : nous appareillerons dans la nuit, pour embarquer le lendemain matin à Porto Vecchio, nos camarades ingénieurs du Génie Maritime, venus jusque là à bord d'un hydravion Dornier.

Quelle différence entre Porto Vecchio et Ajaccio ! Les jumelles nous révèlent un village, pauvre certes, mais plein de cachet, coiffant une colline entourée d'un côté d'une montagne boisée, de l'autre d'une sorte de lagune, prolongée dans la baie par un appontement carré. Sur ces quais de bois et sur la berge sont entassés des stocks importants d'écorce de chênes-lièges. Ce paysage évoque fortement les souvenirs laissés par les photographies des livres de géographie, illustrant les décors des îles d'Océanie. Malheureusement, on appareille aussitôt, en regrettant de ne pouvoir faire plus profondément connaissance avec la Corse.

Nous perdons assez vite les côtes de vue. Les quarts se succèdent à bord du Tunisien, laissant le temps pour une visite rapide du bord.

A tous, à part quelques originaux, ce bateau paraît très bien conçu, principalement au point de vue du sens pratique et du souci de simplifier la vie de chaque instant - ceci à la louange des américains - et de plus très bien entretenu, coquettement peint, propre et soigné jusqu'aux plus petites détails; vraisemblablement c'est un effet du dynamisme et des qualités de son commandant, dont j'ai entendu si souvent l'éloge dans la bouche de mon camarade Burban.

De quart de 4 à 8, j'aperçois de bonne heure le matin la lourde silhouette du Stromboli sortant avec peine des brumes de l'horizon. Il paraît - à ce que j'entends dire - que tous les quarts d'heure il se souvient qu'il est un volcan, et lâche sa petite bouffée de fumée, accompagnée d'un jet de salive noire qui vient couler jusque dans la mer. Ceci n'empêche pas les habitants de trois villages tout proches de vivre tranquillement sur ses flancs.

Nous débarquons du Tunisien, où vient nous relever le poste 2.

A notre arrivée sur la Jeanne, il faut sauter sur les sextants, puis sur les éphémérides, et de nouveau sur sextants et calculs, jusqu'au soir. On franchit vers midi le célèbre détroit de Messines. Trop loin pour voir l'aspect des villes. Par bâbord et tribord défilent les côtes d'Italie et de Sicile et, vues du bord, elles ne présentent pas énormément d'intérêt.

Rien de remarquable ne survient jusqu'à l'arrivée dans les eaux grecques. Paxos, Anti-paxos, semblent venir au devant de nous, pour nous apporter la bienvenue de Corfou.

Nous mouillons entre la forteresse et Vido. Une VP et un PC sont ici les seuls représentants de la petite marine Hellène.

## CORFOU

C'est encore la faute de cette "gamelle" !

Pas une minute de libre pour essayer de fixer en noir sur blanc un des jolis sites qui nous environnent, et qui viennent tour à tour s'encadrer dans les sabords, suivant l'évitage. La pointe de terre supportant la forteresse aurait particulièrement tenté mon crayon... ou bien Vido, avec ses curieux monuments funéraires que l'on aperçoit éparpillés entre arbres et rochers.

Les Grecs n'avaient sans doute pas vu de croiseur depuis longtemps, ou alors leur sens du commerce est vraiment très aigu, car à peine étions nous mouillés qu'une armada de barcasses de toutes catégories nous entourait, tels les poussins leur mère poule. Une seule femme, attraction immédiate de toutes les jumelles du bord. Des pêcheurs, des marchands amenant des échantillons de leurs raisins et de leurs pastèques, ou quelque poulpe fraîchement pêché, des gamins, beaucoup de baigneurs qui semblent pratiquer le "farniente" de leurs voisins italiens. Il m'échoit la charge peu agréable de les disperser à grands coups de lance à incendie. Nos efforts restent d'ailleurs inutiles, car ils reviennent, dès que l'on a tourné le dos, encombrer tangons et coupées.

Nous avons la chance d'être de "petite corvée" au bon moment : Lacoste, Ullmann, Montpellier, Riffaud et moi, nous sommes expédiés à un cocktail anglo-franco-grec chez le commandant local anglais, joyeux boute en train moustachu. Ambiance assez sympathique, malgré un mauvais orchestre et un élément féminin assez peu séduisant. Nous n'avons même pas besoin de déployer nos connaissances en anglais, car dans cet heureux pays, on semble mettre un point d'honneur à connaître notre langue. De bonne heure, mais joyeusement, tout le monde rentre à bord.

La matinée du lendemain, un dimanche, est remplie par une cérémonie au monument aux morts. Notre commandant dépose une couronne devant une compagnie de midships et une compagnie de l'équipage, rendant les honneurs, complétées par un détachement de la marine grecque, qui manœuvre à la mode de la Royal Navy, mais fort mal en vérité.

Ce n'est que l'après-midi que l'on peut, en errant par les rues et les ruelles, observer un peu cette petite ville.

On y retrouve les arcades si fréquentes dans le midi, un aspect sec et assez pauvre qui ne surprend pas, une vie commerçante active. Beaucoup de pittoresque dans ces rues étroites, où les étalages des boutiques débordent volontiers, qui deviennent grouillantes et éblouissantes d'éclairages heurtés à la tombée de la nuit; on a l'impression d'un mélange entre le cachet arabe, en plus propre, et moyen-oriental, tel que lectures et films l'ont formé dans nos imaginations. On se plaît à regarder vivre sans hâte tout ce monde très animé.

Les hommes, assez peu soignés, pauvrement vêtus, soucieux surtout de l'élégance de leur chevelure; les femmes mal habillées, lourdes et rarement jolies, affaissées et déformées dès un âge assez jeune. Rien de bien intéressant à acheter dans les boutiques, qu'il serait plus juste de nommer des bazars.

Les offres d'un cocher de fiacre retiennent notre attention. Après des marchandages dignes des souks arabes, nous voilà partis cahin-caha, menaçant de chavirer à chaque bosse de la route, au pas lent d'une rosse étique que n'impressionnent guère les cris rauques du cocher. Il nous conduit le long de la mer, à une soi-disant plage, clôturée et bordée d'une légion de cabines de bain. L'heure est trop tardive, paraît-il, Corfiots et Corfiottes ont regagné la ville. Nous en faisons bientôt de même, en suivant une route qui traverse un quartier de "villas", sans doute la banlieue chic de l'endroit.

La soirée se termine à un cocktail ennuyeux, où nous retrouvons quelques connaissances de la veille.

o O o

On nous parle si souvent, un peu partout, de cette fameuse résidence d'été de L'Empereur Guillaume II, que le lendemain nous partons en taxi voir cette curiosité.

Hélas ! C'est un chef d'œuvre, mais un chef d'œuvre de mauvais goût germanique. Le pavillon, mélange des styles empire et grec ancien, est affreux et mal entretenu. Les jardins sont fanés; une énorme statue d'Achille, "made in Germania", écrase une petite terrasse d'où l'on peut jouir d'une vue splendide. Ce qui subsiste du mobilier, les peintures, les mosaïques, sont aussi peu élégants que le reste.

Le paysage est heureusement très beau et l'on compare de soi-même ce petit château artificiel et laid à une modeste chapelle blanche toute proche, entourée de cyprès, perchée avec son hameau sur une colline escarpée, combien plus lumineuse et élégante dans sa simplicité.

Nous ne regrettons pas le voyage, malgré la poussière et l'inconfort de ces taxis qui ont dû faire la retraite de Serbie, malgré Guillaume II, car la campagne, avec ses cactus, ses roseaux, ses cyprès, a beaucoup de charme.

Les paysans nous font des signes de bienvenue.

Ils sont assis devant leur porte, les femmes filant avec dextérité, ou bien ils reviennent des champs, la femme devant, avec tantôt un bidon sur la tête, qui remplace l'amphore antique - tantôt un énorme amas de verdure; l'homme derrière, traînant un âne par la bride, ou plus commodément installé sur son bât. On nous montre au passage l'île d'Ulysse, devant laquelle se construit au ralenti un terrain d'aviation.

Et nous voilà revenus en ville.

En attendant l'heure du dîner, un dîner grec cuisiné avec une huile très forte, nous errons de par les rues et la promenade locale, regardant et observant autour de nous la vie de cette ville pittoresque.

Rentrant à bord, nous croisons les invités du grand bal du "Navy House", qui vont poursuivre à terre la fête donnée à bord cet après-midi.

## NAVARIN

Nous avons appareillé de bonne heure le matin, en laissant à Corfou le Tunisien et le poste 3 pour une journée encore.

Rien d'autre ne vient marquer cette traversée qu'une courte escale à Préveza pour y faire de l'eau.

De loin, la baie de Navarin est surtout remarquable par l'île Sphagia qui se détache nettement sur un fond de montagnes aux formes arrondies. Le bord de la baie est rocheux, découpé; les parois tombent à pic en bien des points. Un vieux fort qui ferait songer aux croisades, s'il était situé un peu plus loin en Orient, rappelle la célèbre bataille navale qui s'est déroulée en ces lieux.

Pylos s'étage au flanc d'une montagne dont le contour est si régulier qu'elle porte des ombres dégradées comme celles d'une amphore. Le pourtour de la baie est orné de petits obélisques, de monuments variés, célébrant la reconnaissance des Grecs envers les Amiraux alliés.

Ce sont les seules traces visibles des furieux combats qui se terminèrent par la déroute de la flotte turque.



*Baie de Navarin - Septembre 1946*

Malgré le caractère sauvage et parfaitement dépourvu de distraction de ce mouillage, on y prend rapidement ses habitudes, sans déplaisir; assez heureux - au fond - de passer quelques journées reposantes et champêtres, entre Corfou et l'escale d'Athènes que nous espérons tous assez animée.

Le temps toujours splendide et l'eau toujours aussi bleue et chaude invitent à de nombreux bains. Malheureusement, les rivages de la baie sont peu hospitaliers; ce ne sont que rocailles découpées en dentelles tranchantes. Nous arrivons cependant à trouver une petite crique agréable au pied d'une muraille verticale. Pas de sable hélas! Seulement des galets recouverts d'algues desséchées.

Nous passons là la majorité de nos moments à terre.

Le petit village de Pylos n'a rien qui puisse captiver très longtemps. C'est une bourgade à la fois campagnarde et très commerçante. Anes bâtés de curieuses selles en bois, vaches étiques, volailles courant librement dans des rues qui ressemblent à des torrents désaffectés. Les habitants sont pauvrement vêtus; le travail ne semble pas être leur préoccupation favorite. Seule paraît vive l'activité commerciale.

Nos loisirs nous permettent de faire quelques emplettes pour améliorer le confort ou l'ordinaire du poste. A la nuit tombante, on voit les midships regagner la chaloupe, qui avec une amphore, qui les bras chargés de raisins; de mystérieux cartons recèlent de larges provisions de boîtes d' "Evaporated milk", la principale ressource des boutiques du pays.

Après le bain, on se laisse quelque fois tenter par la cuisine locale. Des auberges très rustiques, mais assez propres, servent fritures et omelettes aux tomates - en attendant l'ordinaire du bord.

La vie sur la Jeanne se déroule calmement entre les activités dues au service, les promenades en baleinière - particulièrement agréables - le long des rivages découpés et riches en couleur. Le temps passe ainsi fort paisiblement.

On appareille avant de s'être lassé de cette vie reposante, heureux cependant de bientôt connaître cette Athènes que l'on a si souvent entendu vanter.

## DE NAVARIN AU PIREE

Cette petite traversée s'effectue très normalement.

La mer, légèrement agitée après les orages qui ont été de règle à la fin de notre séjour à Navarin, n'est au fond guère méchante et se calmera bien vite.

Elle sera très belle pendant l'exercice de prise en remorque du Tunisien, et cela jusqu'à l'arrivée au Pirée.

Au sud du Péloponnèse, nous doublons le Cap Matapan, rendu célèbre par la déroute que la Royal Navy a infligée en 1941 non loin de là, à la marine Italienne.



*Le Cap Matapan*

Au Pirée, nous nous amarrons l'arrière à quai, au fond du port, et personne n'est en retard pour aller à terre faire un tour en pays civilisé.

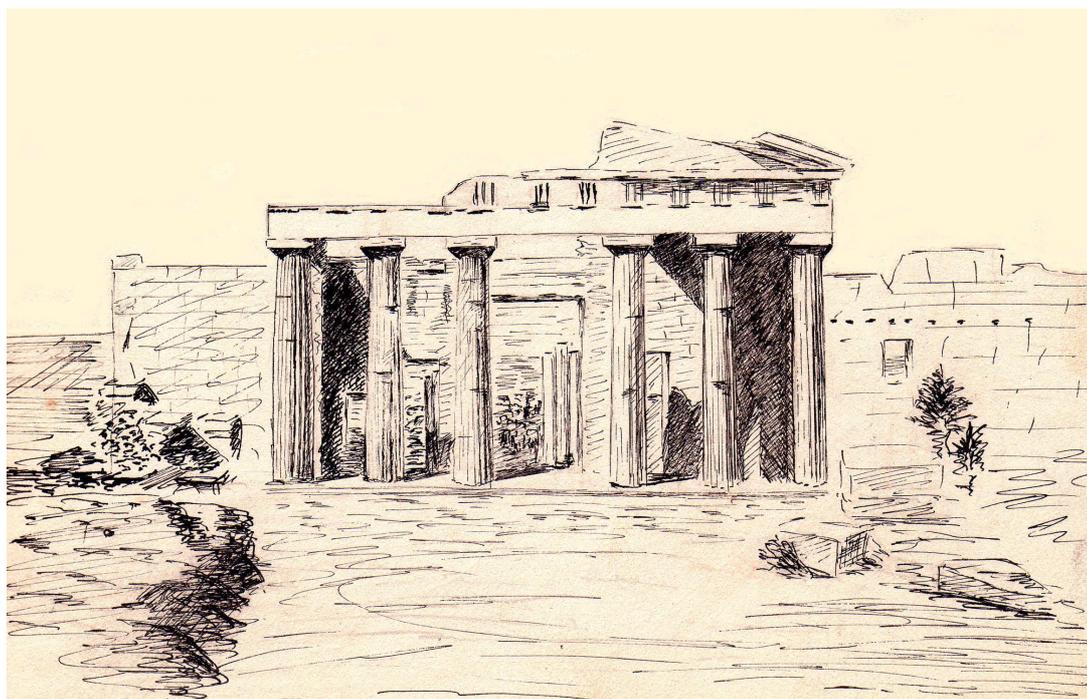
## ATHENES

Si rapides que nous soyons, il est bien tard déjà quand nous mettons le pied à terre pour nous rendre à Athènes.

La ville est assez loin du port et nous ignorons les possibilités de transport. Nous restons donc au Pirée, assaillis immédiatement par une armée de petits camelots vantant à grands cris leurs bars, leurs boîtes et leurs "demoiselles"... Nous trouverons finalement un peu plus loin un dancing correct, où l'on s'étonne de découvrir un excellent orchestre et quelques filles très fines de traits - seule distraction possible pour occuper ces deux heures difficilement utilisables, parce que trop courtes, distraction en bande joyeuse, néanmoins.

Le Pirée ne nous retiendra pas le lendemain.

A Athènes, nous prenons deux taxis pour visiter ce qu'il y a à voir. La ville se découvre à nous spacieuse, percée de larges artères où circulent de nombreuses voitures, beaucoup de camions de marques anglaises. La nuit tombe, nous arrivons au stade, dont les gradins de pierre neuve, trop neuve dans ce cadre, ne nous retiennent pas. Nous avons trop attendu. Nous manquerons pour ce soir le coucher du soleil sur l'Acropole et la visite du Parthénon. Les grilles en sont déjà fermées. On se remplit les yeux de ce site magnifique.



La présence d'une ville moderne, d'une population mercantile, l'atmosphère blasée et cynique de l'époque, tout s'oublie, en ressentant une émotion très profonde, née d'un choc esthétique devant tant de beauté et de pureté émanant de pierres durement meurtries par les siècles, les conquêtes et les pillages. Il s'y mêle un sentiment teinté d'un respect religieux, à la pensée que l'on a sous les yeux le cadre de la plus brillante civilisation qui fut jamais, civilisation que la culture trop légère des études secondaires "Latin-Grec" a fait un peu connaître et beaucoup aimer.

Mais les dernières clartés du crépuscule s'évanouissent. Nous retournons en ville, après un coup d'œil au théâtre où se prépare une représentation d'Electre. Nous remettons à plus tard une visite détaillée de tous ces chefs d'œuvre. A cette heure tardive, la ville est très animée. Les étalages riches mais dépourvus du bon goût des vitrines parisiennes, ruissellent de lumière.

On se mêle volontiers à la vie des boulevards en attendant l'heure de la soirée à l'Ambassade de France.

A l'heure "H", les midships de corvée se pressent en foule autour de la maîtresse de maison, afin de se présenter. Arrivés les premiers - comme il convient- et en grand nombre, on se sent un peu gênés pendant ces moments de prélude à la réception.

Cette impression fâcheuse disparaît vite pour qui a la chance de trouver une cavalière sympathique. Elles sont rares hélas, et ne répondent que d'assez loin à l'idée flatteuse que l'on pouvait se faire des beautés grecques modernes. Il n'y a plus à proprement parler de type grec, à de rares exceptions près.

Un orchestre médiocre, et des invitées qui le plus souvent le valent, n'engagent pas à danser plus que la correction ne l'exige.

Bavarder avec la blonde Minette - prénom vraiment peu hellène - ou avec une brune et gaie jeune femme déjà rencontrée à Corfou, occupe d'une façon plus sympathique ces heures officielles. Malgré tout, en évoquant les souvenirs de la Légation de Copenhague et l'entrain des danoises, la soirée paraît plutôt fade... et le chemin du bord presque agréable.

Une journée de service permet de se remettre en forme pour le défilé du lendemain à travers Athènes. Les Grecs défilent de front avec nous. Leur musique rythme lourdement les marches françaises, et parvient à donner des accents pompeux et graves à notre Marseillaise si vive et si pleine d'élan. Les spectateurs sont nombreux, mais assez froids dans l'ensemble.

On est bien loin de l'ambiance des défilés à Paris, particulièrement de ce défilé du 18 juin 1945, dans la joie de la victoire et de la fin de la guerre, où notre promotion avait eu un si vif succès tout au long des plus grandes artères de la Capitale, depuis l'Etoile jusqu'à la Bastille ; et l'on pouvait attendre plus d'enthousiasme d'un peuple ami et proche de la culture française. Rancunes politiques peut-être... mais aussi, je crois, question de tempérament : les gens semblent ici moins portés à s'extérioriser que dans des latitudes plus élevées, ce qui est assez surprenant. Quant aux marins grecs qui défilent avec nous, leur tenue, leur entraînement à ce genre de parades militaires, ne valent guère mieux qu'à Corfou. Ils manquent de cette coquetterie, de ce souci de la propreté et de l'élégance de leur tenue, qui sont le fait de la plupart des marins français.

Dans une ambiance très différente de celle de l'Ambassade, nous avons retrouvé à l'Union Française la plupart des visages déjà connus à cette soirée. Tous les Français d'Athènes s'étaient réunis pour renouer contact avec la Métropole par l'intermédiaire de la Jeanne et du Tunisien. Un Français grand amateur de voile, monsieur Tourte, nous a raconté des choses très intéressantes sur les Cyclades. On bavarde avec d'anciennes connaissances, on s'en fait de nouvelles fort sympathiques parfois, on danse un peu à la fin de la réunion... et à nouveau nous voilà de par les rues, accompagnant "at home" les amies d'un jour, en pensant que c'est un sort bizarre que de venir en Grèce pour sortir avec des Toulonnaises.

Nous continuons à vivre dans une atmosphère française : pour la première fois le lendemain, le poste reçoit. Grosses préoccupations pour le chef de gamelle transformé en maître de maison. Au reste, l'invitée est très sympathique, chacun gardera un bon souvenir de la blonde Simone Lamarcet et de son passage au poste Amiral... et c'est encore avec des Français d'Athènes que nous terminerons cette journée, à terre, par une petite réunion tenue au "Délicieux", autour d'un buffet digne des milles et une nuits.

Le séjour à Athènes approche de sa fin. La réception à bord vient clôturer la série des festivités. Le lendemain, après une intéressante conférence du colonel d'Orange sur les problèmes des Balkans, sur les rivalités d'influence anglaises et russes en Grèce, et un aperçu sur la mentalité grecque moderne, la remise des décorations aux officiers de la marine hellénique vient mettre le point final à notre escale.

Grosse émotion dans le premier tiers, qui pense un moment appareiller sans avoir pu visiter sérieusement l'Acropole... Tout s'arrange heureusement et nous passons de trop courts moments à admirer ses merveilles.

En ressentant une impression aussi profonde, devant des ruines qui ne sont que les squelettes dépouillés des monuments tels qu'ils étaient autrefois, où les détails de l'ornementation sont presque toujours partis, on est amené à penser que l'art véritable, en architecture, consiste à créer non pas seulement une œuvre brillante quand elle n'a pas encore subi les injures du temps, mais une œuvre telle que, vieille de nombreux siècles, mutilée, partiellement détruite même, pillée, elle rayonne encore une image de perfection et de pureté. Des proportions heureusement adoptées font qu'un édifice semble échapper à la notion de dimension : on ne saurait dire du Parthénon s'il est grand ou petit, il est en dehors de toute échelle.



Je ne pense pas avoir l'esprit particulièrement romanesque ni être porté à des vagabondages désordonnés de l'imagination, mais parmi ces ruines, si belles, si parfaites peut on dire, on se sent presque forcé d'imaginer ce que pouvait être l'Acropole au temps de sa splendeur, quand ces monuments étaient intacts, ruisselants de richesses et de couleurs, ornés et décorés avec un goût si sûr, animés des rites d'une religion pleine elle-même de poésie et de fantaisie. C'est toute la vie d'un monde que l'on ressent, vie si loin de la nôtre et tellement plus belle, fécondant une civilisation qui nous rend un peu honteux de la nôtre, de notre civilisation d'engrenages et de produits chimiques.

On regrette de ne pouvoir qu'effleurer ces choses et de n'avoir que de très rares détails sur ce qu'étaient ces monuments autrefois, sur la vie des gens qui les ont élevés et qui vivaient autour d'eux.

Trop vite nous regagnons les cars après un dernier coup d'œil à cette petite merveille qu'est le temple de Niké et nous faisons route sur Istanbul, en souhaitant y retrouver d'aussi pures beautés architecturales.



## D'ATHENES A ISTANBUL

Rien de notable pendant ce voyage jusqu'aux Dardanelles.

En arrivant à ce célèbre passage, les noms lus sur les cartes viennent nous rappeler les tristes événements qui se sont déroulés en ces lieux.

A Charnak, une couronne est jetée à la mer en hommage aux bâtiments et aux marins qui y ont disparu.

La côte ne présente rien de remarquable, en dehors des nombreux monuments qui la jalonnent.

## ISTANBUL

De toutes les approches des différents ports et rades que j'ai connues jusqu'ici, c'est sans conteste l'arrivée devant Istamboul qui est la plus remarquable.

Les Turcs sont - paraît-il - des gens très à cheval sur le cérémonial militaire. Aussi, notre présentation se fait-elle en grande pompe. La Jeanne stoppe et salue la Turquie des vingt et un coups de canon réglementaires qui se répercutent et semblent se multiplier étrangement sur les collines et les murs de la ville. Les vedettes officielles, impeccables et rapides, accourent. Les canons turcs répondent et, à entendre ce tir de salut, on a un peu l'impression que ce sont des canonnades fantômes du temps du siège de Constantinople.

A cheval sur le Bosphore, entourant la Corne d'Or, Istamboul apparaît comme une ville de mosquées. Ce ne sont que coupes et minarets se détachant au-dessus des jardins, dans une lumière remarquable. L'ensemble offre beaucoup de pittoresque, et évoque bien plus l'Orient des barbaresques, dans la légère brume du matin, que la plus grande ville d'une Turquie moderne. L'illusion est complétée par les caïques aux formes élégantes et aux couleurs vives, ainsi que par d'étranges navires à voiles aux allures de galères, redescendant le Bosphore. Nous mouillons malheureusement devant le peu élégant palais de marbre de Dolma-Baché, fruit d'une architecture de 1850 environ, incongrue dans ce décor.

Les promenades en ville et les visites des mosquées devaient un peu décevoir cette première impression.

La plus célèbre d'entre elles, la fameuse Sainte-Sophie, n'est guère à mes yeux qu'une admirable réussite d'équilibre, doublée d'une curiosité pour des yeux européens habitués aux formes en nef des cathédrales gothiques, mais il n'y a dans cet édifice rien de beau, ni dans le plan d'ensemble ni dans la décoration, à part quelques grilles et deux motifs d'écriture turque en or sur noir, absolument admirables d'élégance et de sobriété, dans leur cadre circulaire.

Les autres mosquées que j'ai visitées ne m'ont guère plus enthousiasmé. Certes les mosaïques du sultan Ahmed sont remarquables; mais l'ensemble laisse une impression qui n'est en rien comparable aux souvenirs d'Athènes ou à ceux plus anciens des cathédrales françaises, romanes ou gothiques.

La ville elle aussi est assez décevante, des rues étroites et très commerçantes, sans larges artères, sans perspective, sans un beau monument moderne. La place de Taksim est ornée - si l'on peut dire - d'un affreux monument aux morts. On a l'impression d'une ville évoluée trop vite et sans souci d'urbanisme.

La note pittoresque est apportée par les quartiers anciens et commerçants où l'on voit, de place en place, de jolis pignons de rue, des grilles très ouvragées, des étalages de fruits riches en couleur... La grande rue est pleine de vie, d'animation et de bruits où dominant les appels des superbes taxis américains, que les Turcs; très pratiques, signalent à l'attention du public par une espèce de ceinture en damiers noirs et blancs.

Ces simples détails, l'allure très germanique des officiers, très japonaise des soldats, les manteaux immenses et rembourrés aux épaules des agents de police, donnent à ces rues européennes un aspect assez particulier. D'ailleurs, l'allure générale et le physique des Turcs, un peu métèque, ne sauraient vous laisser l'illusion que l'on erre par les rues d'une ville française...

Pays curieux à la discipline sévère et à la tenue stricte, où l'on voit cependant des officiers en uniforme se promener aimablement bras dessus - bras dessous.

Occupations et distractions restent toujours à peu près les mêmes.

A bord le service de quart au mouillage, les cours d'Artillerie et les conférences d'Architecture Navale et de politique étrangère remplissent notre emploi du temps.

A terre, on erre volontiers dans les rues de Péra, au-delà de la Corne d'Or - que nous n'aurons pas la chance de voir sous son éclairage légendaire, ainsi que dans les vieux quartiers d'Istanbul, les plus riches en monuments et en spectacles pittoresques.

Quelques coups d'œil aux vitrines sans élégance, dont le contenu serait d'ailleurs le plus souvent au-dessus de nos très modestes possibilités en monnaie locale.

Le déroulement de l'escale, qui devient maintenant habituel, se poursuit normalement. Réceptions officielles, sorties en boîtes quand mon poste n'a aucune invitation. Une réception à l'Ambassade n'efface pas l'impression d'ennui officiel laissée par la soirée d'Athènes. On y retrouve l'ambiance artificielle de ces réunions de personnes qui, dans l'ensemble, ne se connaissent pas, et ne sont pas appelées à se revoir, les robes longues de bal d'un effet aussi désastreux qu'il pourrait être séduisant si elles étaient bien dessinées et bien portées. La robe du soir ne peut supporter la médiocrité qui est trop souvent son lot.

A vrai dire, les bons moments sont assez rares à cette escale dont on espérait monts et merveilles. Veut-on danser ? Les boîtes de nuit n'ont rien du cabaret parisien : elles sont d'un genre qui n'est même pas équivoque; on y tue le temps à grand peine.

Il vaut mieux, quand le hasard vous est favorable, lier connaissance avec quelque charmante étudiante, telle la très turque et très fine Makpoulé, aux immenses yeux noirs et aux lèvres de cerise, qui me rendra très sympathique le souvenir cette ville si vantée, si belle vue du Bosphore, mais décevante quand on l'observe de près.

Suivant la tradition consacrée par les escales précédentes, nous participons à une cérémonie au monument aux morts, place Taksim, assortie d'un défilé devant un public parfaitement froid et indifférent. Quatre cavaliers turcs nous précèdent, comme pour nous encadrer.

Ce silence est-il fait de réserve ou d'un fond d'hostilité ?... Il semble que ces gens, dont les sentiments sont certainement variés suivant les individus et les classes sociales, sont dressés à ne rien manifester. La police règne, très vigilante; des vedettes veillent tout autour de la Jeanne, pour écarter les importuns; des factionnaires se tiennent en permanence au quai de Kabatas, où accostent les embarcations du bord,

Traditionnels aussi deviennent la réception et le bal sur la plage arrière de la Jeanne. Réussie et brillante comme les précédentes, je n'y serai, hélas, que comme figurant de service au " Bureau des mouvements " .

Après un dimanche consacré à visiter plus complètement la ville, et qui s'achève par un repas très sympathique avec Jean Montpellier, où nous avons pu apprécier la qualité indiscutable de la cuisine turque, nous quittons définitivement Istanbul et la Turquie, en route vers de reposantes escales.



*Jean Montpellier, dit "Le Mousse "*

## D'ISTANBUL A SYRA

Nous appareillons le lundi matin à huit heures, pour reprendre en sens inverse un chemin déjà connu, marqué de noms qui deviennent familiers. Les îles aux Princes disparaissent au loin.

Dans l'une d'elles, Oxia, les Turcs, trouvant excessive et trop encombrante la population canine de l'ancienne Constantinople, y déportèrent un jour tous leurs chiens, qui y moururent de faim.



Nous passons devant San Stephano, ville historique. Historique aussi Gallipoli avec les souvenirs tragiques des débarquements meurtriers conçus par Churchill, son cimetière franco-anglais. On pénètre dans les Dardanelles, retrouvant Charnak et l'ombre du malheureux cuirassé BOUVET, qui sauta sur une mine et disparu en 1915, avec presque tout son équipage.

De nouveau voici la Méditerranée, avec les souvenirs de Sedd Ull Bahr et du Masséna. Voici encore Ténidos et l'île aux lapins...

La plaine de Troie s'éloigne, nous descendons sur l'île de Syra dont, à l'avance, nous avons une excellente opinion, grâce à toutes les choses intéressantes que nous raconte monsieur Tourte, invité à déjeuner à notre poste.

Et voici Syra, tache blanche alanguie entre ses deux pitons.

## SYRA

Une des villes les plus importantes de la Grèce, fort curieuse et fort jolie en vérité, groupée autour de deux chapelles placées chacune au sommet d'un mamelon.



Les "rues" descendent comme des rayons plus sombres dans une masse blanche, de chacun de ces sommets. Le jour de l'arrivée, étant de service, nous profiterons seulement de loin de son attrayant paysage, du bord de la Jeanne mouillée devant l'entrée du port.

On n'est pas déçu, en visitant la belle Syra !... Pittoresque et cachet y sont largement prodigués à qui aime observer, en errant sur les quais, ou dans le dédale de petites rues tortueuses, grimpantes et fantasques.

Amarrés dans le port, une division de dragueurs grecs diffuse de curieuses harmonies, et crée une atmosphère assez particulière.

Le quai est bordé de petits bistrotts où de perpétuels inactifs boivent un café turc ou bien un ouzo, qui alternent avec des boutiques bien pauvres et de nombreux débits de tabac.

Il est plus intéressant, quand le soir tombe, de traverser la grande place très animée, où vont et viennent d'éternels promeneurs, et de monter vers le sommet le plus élevé, d'où l'on a sur la rade un splendide coup d'œil.

Dans cette partie ancienne de la ville, on peut voir de pittoresques maisons, de magnifiques grilles en fer forgé, des visages au type grec bien plus pur qu'à Corfou, moins italien..... un aspect attrayant, pauvre, blanc et propre de la Grèce insulaire.

## MYKONOS - DELOS

Cet aspect de la Grèce, nous le retrouvons plus pur encore à Mykonos, sympathique nouvelle escale dans le Dodécanèse.

C'est un gros village - groupé autour d'un petit port de pêche - doté de nombreux et curieux moulins aux toits de chaume, dont certains tournent encore. Ils sont tous alignés sur la crête rocheuse d'un cap qui protège le port, la toile de leurs ailes au repos soigneusement carguée le long des rayons.



Mykonos est à la fois nouveau et connu pour nous.

Connu, car on y retrouve bien des aspects déjà vus dans d'autres petites villes hellènes : l'allure des habitants, les boutiques qui font à la fois épicerie, quincaillerie, tailleur..... les cafés et leur éternel phonographe à manivelle jouant des airs dissonants et durs à l'oreille.

Nouveau, car jamais encore nous n'avions vu village si blanc, si net et si profondément original : dalles de marbre dans les rues, marches de marbre sur les perrons.....du marbre partout !

Les maisons ont des silhouettes à la fois cubiques et arrondies. L'œil n'arrive pas à y trouver d'angles vifs; on croirait que d'innombrables couches de chaux en ont estompé tous les contours. Il y a de petites places et des ruelles exquis, animées uniquement de la vie calme et simple des habitants du village : une femme qui va chercher de l'eau dans son amphore, un âne qui porte une lourde charge de foin qui peut à peine passer entre les maisons resserrées. Il n'y a pas de pauvreté, de misère apparentes. Tout est propre et coquet, élégant même dans les détails des cheminées, des grilles de fer forgé...

Peut être se laisserait-on vite de ce paradis apparent... Nous y passons d'excellents moments, à se réjouir les yeux après un bain délicieux.

o O o

Près de Mykonos se trouve l'île célèbre de DELOS, qui fut dans l'Antiquité le site d'une ville importante et prospère, capitale des îles du Dodécanèse.

De la Jeanne, une petite escadre de baleinières et de canots appareille pour visiter ces ruines. Voyage sans histoire sur une eau splendide.

Il ne reste de cette ville aucun ensemble intéressant au point de vue architecture, mais on y voit ce que l'on observe rarement, à savoir les traces de la vie des gens qui vivaient là il y a bien des siècles. On y trouve le tracé des rues, des vestiges d'objets familiers : moulins à huile, baignoires taillées dans le marbre, margelles de puits entaillées de gorges par le frottement des cordages, tables formées de dalles grises ou blanches supportées par d'élégantes colonnes.

De place en place on retrouve le crépi des murs, ou bien des mosaïques illustrant quelque scène mythologique, et gardant encore dans leurs couleurs un éclat extraordinaire, témoignant d'un vif sens artistique.

Du théâtre, il reste peu de choses ; quelques petits temples sont mieux conservés. Une rangée de lions fait deviner une ancienne allée sacrée... Il reste encore des vestiges mutilés témoignant du culte qui était voué ici au dieu Phallus.





*Cl. Riffaud  
en Dieu du Stade*

On aime à imaginer, dans le calme de cette ville morte que ne vient troubler aucune manifestation de la civilisation moderne, ni aucun mercantilisme de mauvais goût, la vie de ses habitants, leur mentalité si loin de la nôtre selon toutes apparences, leur religion, leur morale, et par quelles étranges aventures un pareil foyer de civilisation a pu venir se fixer dans cette île, y prospérer et s'y éteindre mystérieusement.

Et nous rentrons à bord pour prendre le service.

Nos camarades qui l'après-midi iront à leur tour visiter Délos, connaîtrons un retour mouvementé.

A la tombée de la nuit, alors que j'étais officier de quart, se lève très brutalement une assez jolie tempête, soufflant de la direction opposée à l'évitage initial de la Jeanne. Le Tunisien revient seul, il a perdu baleinières et canot. Il faut allumer les projecteurs qui fouillent les passes en vain. La nuit est toujours vide; le Tunisien repart chercher les naufragés. Enfin, les voici qui reviennent à la remorque, les embarcations à demi pleines d'eau, piquant furieusement dans le clapot. Le Tunisien les largue en passant devant l'étrave de la Jeanne. Il était temps ! Une baleinière coule à pic le long du bord !...

C'est la première fois que nous voyons un grain depuis Toulon.

Les bruits les plus divers circulent quant à notre prochaine destination : Tripoli, Beyrouth, Alexandrie, le Pirée ?...

Ce sera Bizerte, en passant par le Pirée !... Nous sommes un peu déçus en appareillant de perdre les escales prometteuses que l'on espérait au Moyen-Orient.

Le mauvais temps nous accompagne presque jusqu'au Pirée, escale intermédiaire. La Jeanne se comporte très bien et ne remue guère dans la houle, sans doute trop courte pour l'impressionner.

## ATHENES 2

Athènes, vieille connaissance... on revoit avec plaisir sa tache grise allongée dans le creux de l'Attique, au pied de l'Acropole qu'elle entoure de ses immeubles comme les moutons leur berger.

Un mouillage loin du quai du Pirée, la rentrée à dix heures du soir ne permettent pas d'en profiter autant que l'on aimerait. On arrive trop tard à terre, à la nuit tombante, pour pouvoir visiter plus en détail tout ce que l'on n'a pu qu'effleurer au précédent passage. On ne peut guère que revoir très rapidement les monuments les plus intéressants.

Les distractions elles aussi sont très réduites par le manque de temps. Flâner par les rues et les boulevards en faisant quelques courses, joindre telle ou telle ancienne connaissance, voir jouer - comme il se doit - la célèbre "Pin-up Girl", terminer la journée par un somptueux dîner...

On arrive vite à l'heure de prendre le métro à la station d'Omonoïa pour rentrer au Pirée.

La dernière journée a été d'autant plus courte à terre qu'une poussée de mauvais temps nous a fait prendre un mouillage encore plus éloigné, près de Salamine, à l'abri derrière l'île de Lyprokoutala.

Le temps est revenu au beau quand nous appareillons pour Bizerte.

## VERS BIZERTE

La traversée se fait normalement, sans incident en son début.

Nous faisons à rebours un chemin déjà connu, ponctué des noms de St Georges, Hydra, cap Malée, Cérige ou la vieille Cythère, puis le cap Matapan... et nous piquons à l'ouest sur Bizerte.

Entre Matapan et Malte, nous traversons dans la nuit un banc de brume très opaque, que la présence de nombreux bâtiments dans ces parages incite à scruter avec une grande attention. Les précautions d'usage sont prises, et l'on peut constater combien les sons se trouvent assourdis.

Au passage au large de Malte et de l'île de Pantellaria, la visibilité est redevenue très bonne; et le temps est splendide quand, après avoir longé le cap Bon, nous arrivons devant la passe de Bizerte.

## BIZERTE

Deux ans plus tôt, en novembre 1944, une vingtaine d'entre nous, dont moi-même, parvenaient en ces lieux .....

Le jour est loin où, jeunes gens venant d'être reçus à l'Ecole Navale, nous arrivions encore en costume civil à bord du contre-torpilleur " le Fantasque ", au dépôt de la "Pêcherie", pour ensuite rejoindre le cap Siroco après un voyage mémorable de cinq jours et cinq nuits, inconfortable et magnifique, dans un train de permissionnaires essoufflé, aimant à s'arrêter longuement à chaque petite gare rencontrée.

On ressent cependant les mêmes sensations, en retrouvant le ciel bleu très clair et très lumineux, particulier à cette région, et les côtes montagneuses arides et ombrées comme à l'estompe.

Nous allons nous amarrer à quai, à Ferryville, tout au fond du lac, près du beau croiseur " la Gloire " en grandes réparations, complètement défiguré sous son maquillage de peintures variées, et pris dans un réseau serré de câbles de toutes sortes. Echouées près de la digue pourrissent les épaves de l'Audacieux, dont seul subsiste l'arrière, du d'Entrecasteaux, et du Nautilus, sous-marin dont l'avant émerge de l'eau, étrangement pointé vers le ciel. Ce n'est pas ce spectacle qui pourra effacer l'impression de tristesse que dégage cet arsenal, noyé presque en permanence dans un crachin gris comme le ciel breton.

Tel est le cadre où nous allons passer notre plus longue escale, et qui paraît d'autant plus pauvre et maussade que nous laissons derrière nous les souvenirs des îles de beauté du Dodécanèse.



Je n'ai jamais beaucoup aimé ces pays nord-africains. Peut-être parce que je n'en ai vu jusqu'ici qu'une face sale et pouilleuse, où la couleur locale est comme rongée par le contact avec la civilisation européenne, et où la noblesse et la pauvreté des races indigènes ont sombré dans la boue trouble, malsaine et cosmopolite des ports.

Qui aurait des yeux assez perçants pour voir dans ces petits arabes mendiants, obscènes, et vêtus de loques américaines, les héritiers des fiers Touaregs ?

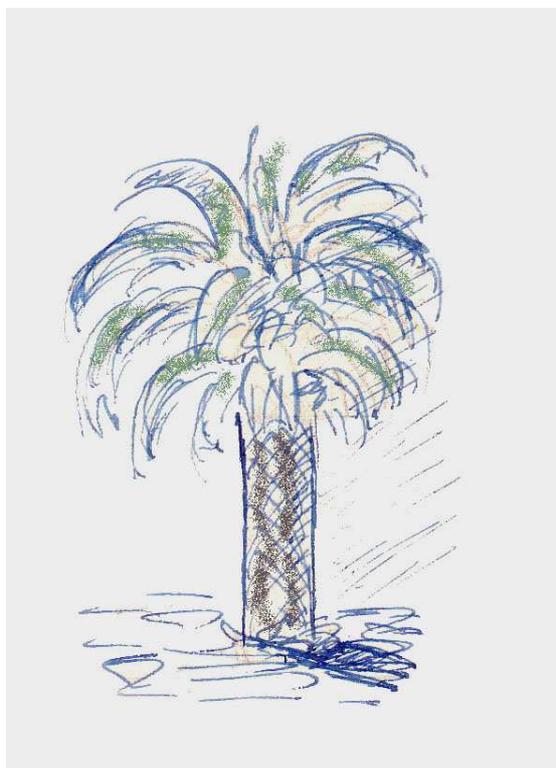
A peine arrive-t-on à voir quelques fois, à Sidi Abdallâh, des indigènes racés et auxquels vont mal leurs défroques mi-européennes, mi-arabes. Tel ce charmeur de serpent, entrevu un soir dans un faubourg, pour évoquer et réveiller les souvenirs de lointaines lectures.

C'est bien tout ce qu'il y a d'un peu original dans cette ville par ailleurs si semblable à une agglomération de banlieue industrielle. Et nous y passerons bien des heures d'ennui, marchandant sans conviction, qui un tapis de Kairouan - authentique paraît-il - qui un service à café très suspect d'être "made in Germany"... Est-on lassé de prendre deux soirs sur trois l'apéritif dans un café sans gaieté ? On essaie le Cercle Naval; mais c'est presque une succursale de la Jeanne, et il ne faut pas espérer y changer d'ambiance. On y trouve, on y retrouve, d'insignifiantes petites jeunes filles, au centre des évolutions et des ronds de jambe de trop nombreux midships, qui fréquenteront successivement presque tous les postes de la Jeanne les jours de visites, samedis et dimanches, prénoms dans trois jours oubliés.

o O o

Heureusement, s'ouvre la parenthèse de **TUNIS** !.....

Un voyage en car à travers la plaine vallonnée peuplée de ces arbres merveilleux que sont les palmiers, et surtout les oliviers. Chacun d'eux semble avoir une personnalité vivante tant leurs troncs noueux et ravagés sont riches en expression. La teinte de leurs feuilles, argentées d'un bord et vert foncé mat de l'autre, le brun sombre de leur écorce, s'allient harmonieusement aux couleurs ocre de la terre aussi bien qu'au bleu très pâle du ciel. C'est la principale beauté de ce paysage assez monotone, qui nous escorte sans nous ennuyer jusqu'aux faubourgs de Tunis.



Une ville importante, animée, est toujours sympathique. Et plus encore quand c'est le cadre de vingt quatre heures de quasi-permission.

Les festivités débutent par une réception à la Résidence, dans un appareil militaire vraiment très brillant et imposant. Beaucoup de monde, beaucoup de personnages importants. Remises de décorations, cadets britanniques du " Forbisher ", hymnes nationaux, moutons à la broche, ambiance officielle... Somme toute, peu de couleur locale mais beaucoup de pompe et de cérémonie.



*« Madame Colibri »*

Quelques moments agréables devant de bons cocktails, avec « le Mousse », « le Lion » et ce bon vieux Duvillier, à essayer d'éclairer la neurasthénie de la jolie "madame Colibri". Des femmes aux corps parfaits dont les danses lascives et onduleuses hanteront nos nuits solitaires. Une virée de vieux garçons par les boîtes de la ville, où il faut amener avec soi sa gaieté et son entrain si l'on veut s'amuser.

La journée est close.

La suivante passe vite, après un déjeuner remarquable au Hungaria, arrosé de Traminer, à visiter Carthage et à passer quelques heures en surprise - partie chez le "Bat d' Af", dans un curieux quartier où tous les noms des rues semblent avoir été extraits d'un roman de Flaubert. On n'a pas idée d'habiter rue Hannibal, ou square de Mâtho !

La nuit vient. Nous nous entassons dans une vieille guimbarde qui nous ramène aimablement, dans un grand bruit de ferraille, au lugubre appontement de Ferryville.

Et les jours passent, monotones et tristes, rompus seulement par les cérémonies du 11 novembre. Minute de silence sur la plage arrière, au commandement de " bas les bonnets ".

Le soir : grand bal pour l'équipage. Une partie des midships y participe, plus Riffaud et moi, en mission de "Service Intérieur". L'ambiance est très particulière, et la gêne qui flotte au début disparaît vite. Il y a beaucoup de monde, une gaieté qui ne dépasse pas les limites de la correction, et notre soirée laissera je crois à l'équipage le souvenir d'une fête réussie.

A chaque bal s'attache l'image d'un visage féminin. Ce sera ce soir là une charmante tête rousse, deux yeux gris, intelligents et pleins de vie, un sourire prometteur... Il n'en restera que le souvenir d'un mémorable traité avec le Lion car, hélas, Ferryville est Ferryville.



Puis le cycle des jours se poursuit.

La Gloire a cédé sa place au Tunisien, de retour de Gabès.

Deux personnalités nous font des conférences sur les ressources et la mentalité du pays.

Les futurs aviateurs nous quittent fréquemment pour aller voler à Karouba, au-dessus de la lagune, et parfois vont pousser jusqu'au Maroc.

Enfin, un beau matin, la Jeanne se libère de ses chaînes, pour aller - tout près encore - effectuer la compensation de ses compas. Fièremment, elle semble conduire derrière elle la petite armada de canots et de baleinières jusqu'à son coffre. On pivote autour de lui tout le jour, et le lendemain nous sommes à nouveau amarrés au quai des Transatlantiques, à la Pêcheurie, vieux souvenir d'il y a exactement deux ans.

L'endroit ne vaut guère mieux que Ferryville; mais que dire de Bizerte par un dimanche d'orage ! Partis avec deux invitées du poste 1, dont la dynamique Toinon, nous passons dans cette petite ville, qui semble complètement morte, une après-midi interminable et une soirée digne de l'après-midi. Elle se terminera par un triste dîner au cercle nautique, avec deux enseignes de la BAN de Karouba.



*Petit larcin pour orner le poste*

Dernier souvenir, dernier outrage de ce ciel peu hospitalier : une heure de vaine recherche d'un caricolor sous une pluie torrentielle, pour pouvoir enfin rentrer à bord.

Dieu merci, nous appareillons.

## DE BIZERTE A ALGER

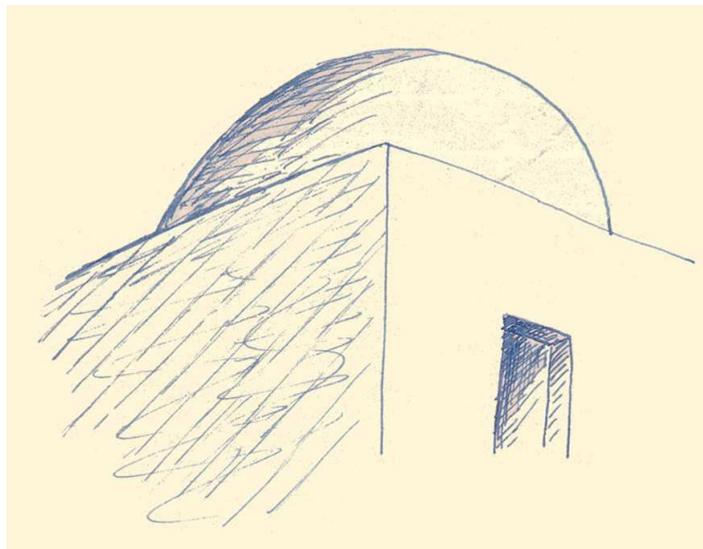
Un peu de mauvais temps qui affecte assez peu la grosse masse de la Jeanne, insensible ou presque à ces houles courtes. Nous ne verrons pas les avions de la base aéro-navale de Karouba qui devaient venir nous attaquer.

Nous passons quelques heures au mouillage devant Bougie, en partie consacrées à un exercice de tir de DCA sur éclatement.

Et par une belle aurore, nous retrouvons le cap Matifou. Sur sa pointe on distingue les taches blanches des locaux où nous avons logé pendant trois mois, trois mois qui initialement devaient être trois semaines, période pénible où se faisait attendre ce premier embarquement, mystérieux dans nos esprits de novices, et d'autant plus attirant que la guerre n'était pas finie, qu'il y avait encore des moments d'aventures sur les côtes anglaises et à bord des patrouilleurs opérant sur la Riviera Italienne.

Au large des falaises familières où nous faisons escalades et cross, et où nous montions des gardes mémorables, devant l'entrée du tunnel ou près du cimetière, la Jeanne fait des ronds dans l'eau, à la recherche du théâtre du futur exercice de débarquement.

En attendant l'heure H, nous allons mouiller aux pieds d'Alger la Blanche.

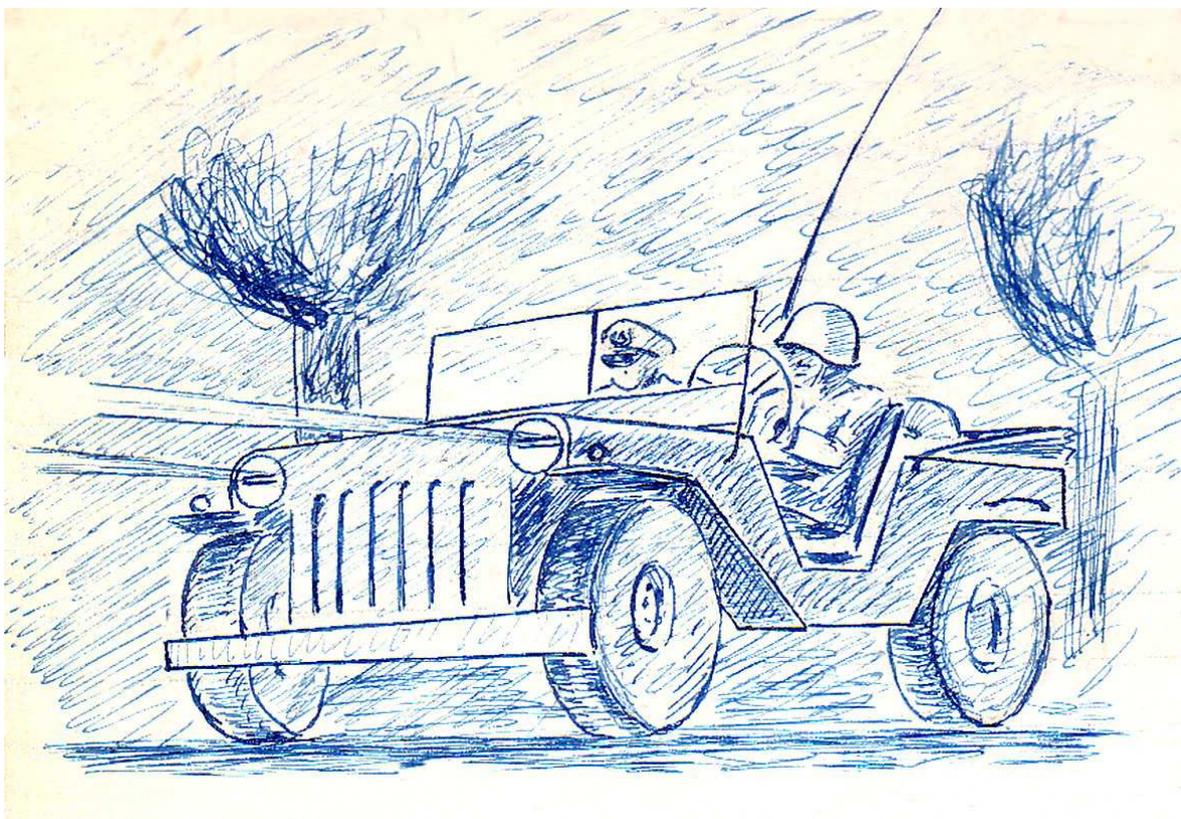


## ALGER

Le premier temps de l'escale à Alger sera donc cet exercice de débarquement que la Jeanne et le Tunisien effectuent à l'est du cap Matifou.

Grande manœuvre à laquelle participent, outre nos représentants, diverses forces aériennes et motorisées, ainsi qu'un régiment de tirailleurs. Mon poste est avec la défense, coté terre, au 5<sup>ème</sup> RCA. Nous partons à la fin de l'après-midi et, après de nombreux arrêts à l'Amirauté, au splendide aéroport de Boufarik, et finalement à l'accueillante et sympathique popote du 5<sup>ème</sup> RCA à Blida, nous rejoignons nos postes, car un radar - fictif - annonce l'approche d'une force navale importante venant de Corse et mettant à l'eau de nombreux engins de débarquement, assez fictifs également.

Péniblement, la colonne se forme, et, dans la jeep d'un lieutenant, j'en suis la lente progression vers la "position d'intervention". A l'aube, il paraît que les assaillants ont pris pied... Dans un joli désordre, pelotons de chars et compagnies de tirailleurs se portent à leur rencontre, rencontre confuse à grand renfort de discours à la phonie. Et si finalement les marins sont battus, d'après les arbitres ironisant volontiers sur leurs frères d'armes, c'est sans doute plus par la supériorité matérielle que par la valeur de la défense.



Nous rentrons à Alger en car, en passant par Maison Carrée, et nous sommes au port à temps pour voir la Jeanne venir se mettre à quai.

Et le soir, quand vient l'heure des permissionnaires, chacun va à terre retrouver ses amis d'autrefois.

oo

Dernières heures de liberté, dernières heures d'Alger... car un peu de retard à m'arracher aux bras de Morphée, une oreille sourde ce matin là aux harmonies du branle-bas, me valent deux jours d'arrêts...

Le temps de faire mes adieux au sympathique IGM Garagnon et au commissaire Toto - qui, en fin de compte, part se marier à Paris - d'accueillir comme il se doit les nouveaux venus, et me voici dans le trou sombre du local disciplinaire de la tranche K.

J'en sors pour la visite à bord de l'Amiral Ortoli, venu passer l'inspection de la promotion qui fut reportée au départ de Toulon, et nous faire un petit speech sur notre séjour à bord de la Jeanne.

## D'ALGER A ORAN

Par un fort beau temps nous voici en route vers Mer el Kébir.

Deux PC nous escortent.

L'événement du trajet sera l'attaque simulée de la Jeanne par quelques "King Cobras", figurant tour à tour, avions torpilleurs, bombardiers en piqué, chasseurs mitrailleurs, comme dans une pièce de théâtre ou quelques acteurs jouent plusieurs rôles à la fois.

La Jeanne esquive comme elle peut les attaques en se dérochant lourdement d'un bord ou de l'autre, parade bien lente aux feintes rapides des assaillants. Ils viennent au raz de l'eau, débouchant en rase-mottes au-dessus de la côte, et sont très difficiles à repérer avant qu'ils n'arrivent à quelques centaines de mètres du bord; les pointeurs ont alors de grandes difficultés pour les suivre.

Exercice dont on retient le danger des attaques aériennes à la nuit tombante et la nécessité d'un entraînement réfléchi et intense des armements de DCA, si l'on veut avoir quelques chances d'en réchapper...



## ORAN - MERS EL KEBIR

Terre connue...,

Il y a bientôt deux ans, ce fut une brève escale en quittant le centre Siroco au Cap Matifou, pour rejoindre le 5<sup>ème</sup> dépôt de Toulon. Un voyage par forte mer, en deux étapes, d'Alger à Oran à bord du Barfleur, puis d'Oran à Toulon sur le Quercy. Avec nous à bord, de nombreuses familles rapatriées en France, très éprouvées par le gros temps.

La Jeanne vient s'amarrer à Mers-el-Kébir, tribord à quai, le long de la jetée nord, un peu au delà d'un enclos de bouées noires qui marquent l'endroit où repose la Bretagne et tout son équipage, victimes des Anglais le 4 juillet 1940.

L'aspect de la rade a bien changé depuis ces deux ans.

Les travaux ont avancé, la jetée s'étend plus loin, mais le plan d'eau est vide des nombreux cargos et destroyers américains qui l'animaient. Le flanc nord-ouest de la montagne de Santa-Cruz, mis à vif, fournit les matériaux nécessaires à la construction des fondations de la jetée Est et, en vis-à-vis de ce foyer d'activité, seule une grande grue s'agite lentement pour daller de béton son futur chemin de roulement.

La grosse voix de nos canons de 155 égrène les accords d'un tir... d'accord (fine astuce !... d'un cerveau fatigué par une première conférence-"robinets").

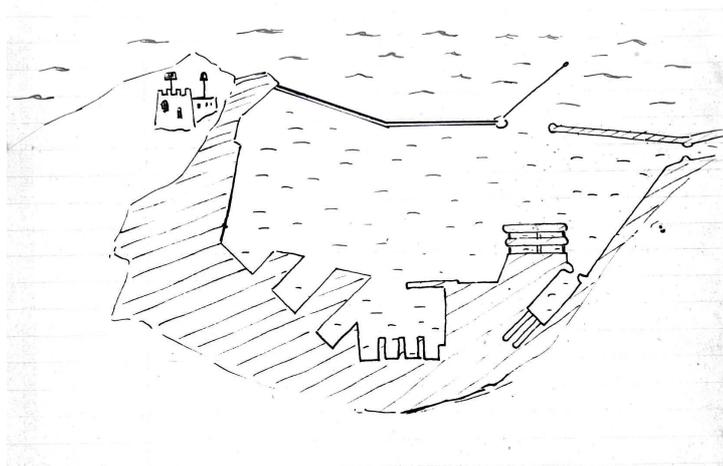
Oran... C'est aussi le plaisir de passer quelques heures très appréciées - et très brèves - car il y a bien dix kilomètres de jetée, routes et tunnels pour arriver en ville- chez les M., amis de mes parents.

Le Commandant Levasseur a eu la bonté de lever ma nouvelle punition (pour avoir ignoré une fastidieuse séance de gymnastique sur la plage avant), afin de me permettre de revoir ma douce amie d'enfance, que le hasard met bien rarement sur ma route. La soirée passe très vite. Comme à mon dernier passage, ce sera une course contre la montre, de stop en camionnette, en train et de train en taxi, pour être de retour à bord juste à l'heure.

Je n'oublierai pas ce geste du Commandant Levasseur.

Le lendemain, très intéressante conférence sur le futur port de Kébir et sur l'état actuel des travaux.

Il est agréable pour notre amour-propre de Français, et aussi de marins, de voir que nous aurons là, dans quelques années, une base splendide, de conception et de réalisation si audacieuses et si modernes que les Américains - grands bâtisseurs - en firent l'éloge. La jetée nord, construite sur des fonds de vingt mètres, atteindra bientôt son futur môle. Une digue la prolongera pour couvrir la passe principale, fermée à l'est par une seconde jetée qui, passant à quelque distance du pied de Santa-Cruz, ira se prolonger jusque devant le port d'Oran, ainsi relié à la rade de Kébir. Les plans sont largement conçus. Il y aura quais et bassins pour de nombreux bateaux, pour plusieurs cuirassés de la taille du « Richelieu », hélas à construire eux aussi.



Les travaux semblent assez actifs, autant que l'on peut en juger en se promenant en chaloupe sur la rade. Un immense monte-charge descend peu à peu le roc de Santa-Cruz à pied d'œuvre. Des chalands transportent d'imposants blocs de béton. L'ensemble donne une impression de puissance et de largeur de vues réconfortante.

Quelques sous-marins désarmés, près du vieux fort où les antennes de l'école Radar mettent une note anachronique, entre des créneaux à l'aspect moyenâgeux et des fenêtres closes de grilles, sont bien tristes à voir ainsi abandonnés et mis au rebut...

Que dire d'Oran, de la ville en elle-même ?... Pas d'avantage qu'à mon premier passage, je n'ai le temps d'y errer en observateur et je n'en ai guère connu qu'une suite de rues fort peu séduisantes, dont certaines surplombent l'entrée du port militaire. D'ailleurs tout mon temps libre se passe auprès de mon amie...

Avant de quitter les eaux oranaises, la Jeanne tourne durant toute une matinée, s'amusant à faire un tir sur cible remorquée.

## D'ORAN A CASABLANCA

Gibraltar... vu par le hublot de l'infirmierie où je me débats depuis Oran avec une violente crise de foie.

Le ripolin blanc, les journées vides et toutes pareilles, ne retiennent pas la plume. Les échos de la vie du bord parviennent très assourdis.



Gibraltar... Fin d'une première étape de la croisière. Un rocher dont la silhouette familière est à ce jour grise et floue dans les nuages. Seuil de l'Atlantique, qui semble vert sale après les eaux bleues magnifiques de la Méditerranée. Une houle faible, mais longue et régulière, berce tout doucement la Jeanne.

Des ronflements de moteurs : ce sont des Mosquitos, des King-cobras et des Thunderbolts, venus danser autour de nous une vaste fantasia.

## CASABLANCA

Nom très familier.

Certains de nos camarades qui y ont connu le Jean Bart, l'école des E.O.R. et l'Ecole Navale d'Afrique du nord, nous en ont si souvent parlé que l'on croit reconnaître, toujours à travers les hublots de l'infirmerie, la jetée Delure, le grand silo à grains et, plus loin, dans le fond du port, la coque vide rouillée et comme posée sur l'eau du Porthos et de l'un de ses frères en malheur.

C'est un port assez vivant, peuplé d'une forêt de grues comme on n'a plus l'habitude d'en voir maintenant en France métropolitaine. Abri artificiel, fermé par la main de l'homme, et pas si bien que l'on n'y sente mourir la houle qui se brise, devant la passe, sur une "barre" à peu près permanente. Nous sommes à quai, derrière la lourde silhouette du Dixmude ; deux chaînes, une à l'avant, l'autre à l'arrière, nous empêchent de venir toser. Mais l'effet de la houle est suffisamment fort pour rompre une aussière.

Ma réclusion à l'infirmerie se poursuit pendant les premiers jours d'escale, avec pour tout paysage les ruines d'ateliers à dix mètres de nous et, en se penchant bien par le hublot, l'arrière du Dixmude. Comme à Toulon, cette fois encore, le hasard ne me permettra pas d'aller présenter mes respects au L.V. des Courtils, mon ancien commandant sur le CH 141, que j'aurais eu plaisir à saluer, en lui disant les bons souvenirs que j'ai gardé de ce premier embarquement.

Ce Casablanca dont nous attendions beaucoup, car c'est la dernière escale qui soit une grande ville pour un bon moment, au fond c'est un peu une déception - hormis le voyage à Marrakech- car d'une part je n'ai guère pu aller à terre, et puis cette grande ville, tracée à larges traits, comme osseuse et sans grâce, ne présente pas beaucoup d'intérêt.

Les indigènes encore moins ! Leur mendicité sans vergogne ni pudeur, leur saleté, leur rapacité et leur facile arrogance, les rendraient déjà suffisamment déplaisants. Ce n'est pas assez, il faut qu'ils vous importunent comme un essaim de mouches de leurs bruyantes et inlassables propositions commerciales. Ils redoublent d'efforts sur les proies faciles que sont les nouveaux arrivés. Le pittoresque de leurs femmes voilées du Haïk est trop familier pour contre balancer la banalité des loques européennes ou américaines qui habillent, si l'on peut dire, la plupart d'entre eux.



Occupations habituelles...  
Divers achats de produits locaux. Un pot par-ci, un pot par là... et on rentre à bord bien sagement, à l'allure nonchalante de quelque caricolo.

C'est devenu presque un lieu commun de dire que les ports montrent presque tous un même aspect du monde et, que, s'ils présentent quelque caractère original, ce n'est pas pour autant le visage véritable du pays. Casa-blanca confirme la règle et, fort heureusement, nous verrons du Maroc un aspect plus authentique de l'intérieur et l'un de ses joyaux :

## MARRAKECH

Nous réunirons pour ce petit voyage plusieurs circonstances favorables. Beau temps, permission de la nuit et, chose non négligeable, l'avantage de ne pas se déplacer en troupeau, car seul notre poste prend le train ce matin là. Le voyage est tout à fait agréable. Le paysage, inondé de lumière, est suffisamment varié pour retenir le regard pendant les quelques heures du trajet. Ce sont tantôt des cultures coupées de haies de cactus, tantôt des vallonnements de sable et de rocailles régulièrement ombrés en dégradés harmonieux, tantôt des forêts très clairsemées de palmiers portant haut leur touffe de feuilles au-dessus d'un sol gris.

De gare en gare, nous arrivons à MARRAKECH, et nous installons nos provisoires pénates à la Mamounia, palace dont le confort et le luxe sont appréciables - et très appréciés.

Un peu de repos, et me voici parti en vélo-taxi avec Jean Montpellier, faire le tour des choses à voir.

Ce sera pour commencer la mosquée d'El Mansour. Les célèbres tombeaux Saadiens qui datent du XVI<sup>ème</sup> siècle, où reposent, sous d'étranges et étroites dalles de marbre, les sultans d'un côté et leurs épouses de l'autre. Les plafonds en bois sculpté sont splendides. Les sculptures sur plâtre qui ornent les arcades, sont également remarquables par la profondeur et la richesse du ciselé. Dans le jardin, le palmier sacré, où les femmes nouent une feuille après leurs prières, pour obtenir d'Allah qu'il veuille bien écouter leurs demandes.

Nous poursuivons par le palais de Dar Si Saïd, de construction récente, transformé en musée, intéressant plus par le regard qu'il offre sur la façon de vivre des Arabes, que par ce que l'on y voit, qui n'est pas toujours d'une grande valeur artistique.

Un coup d'œil sur les remparts qui enroulent quinze kilomètres de pisé autour de la ville, rompus de place en place par des tours carrées qui gardent les portes de la ville.

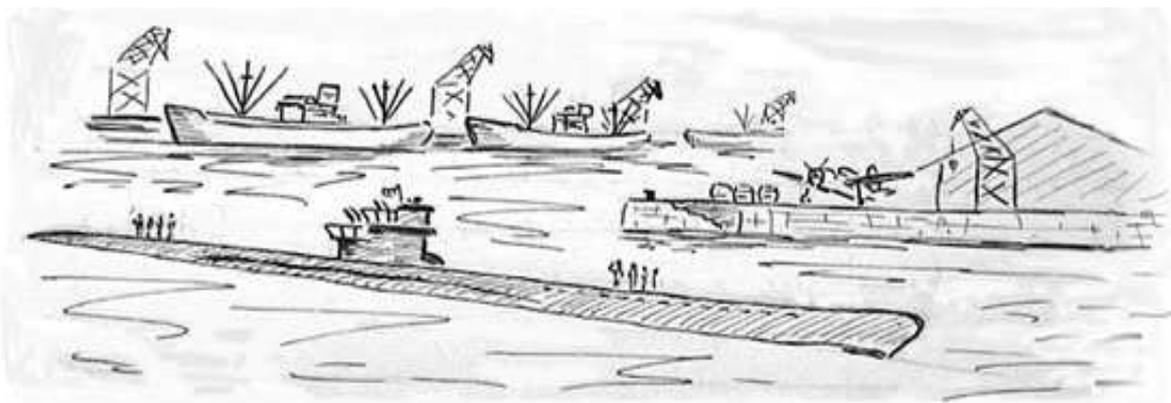
Les souks sont, en ce jour veille de fête pour les Arabes, le centre d'une extrême animation. On y trouve des tapis magnifiques, de beaux cuirs, qui sont l'objet de marchandages prolongés. Les cuivres offrent moins d'intérêt.

Encore plus grouillantes de vie sont les places indigènes, singulièrement pittoresques, le jour avec leurs grappes de silhouettes assises immobiles sur des nattes, ou la nuit à la lueur des torches, avec le roulement sourd et ininterrompu des tambours qui annoncent la fin du deuxième jour avant la grande fête arabe, et qui assurent un arrière plan sonore étrange et barbare aux attractions variées que l'on peut y observer.

Une nuit béate, puis quatre heures de train.

Nous retrouvons la Jeanne pour prendre le service.

Le Dixmude a appareillé. En face de nous, un malheureux cargo grec essaie d'éteindre l'incendie qui, depuis plusieurs jours, fait de grands ravages dans ses cales.



*Le Millé (ex U471) rentre au port...Casablanca, novembre 1947*

Le sous-marin, ex-allemand U471 (devenu le Millé), rentre au port. Nous ferons à bord une intéressante mais courte visite, regrettant simplement que ce type d'U-Boot soit relativement ancien, et de ne pouvoir comparer avec les derniers nés de la technique allemande. Il ne marque à première vue pas beaucoup de progrès sur les «1500 tonnes» français, et ma curiosité pour la matière sous-marine n'y trouve guère d'autres éléments qu'un Schnorckel assez ancien, un conjugateur remarquable et quelques astuces de détail caractéristiques de l'esprit pratique allemand.

Un bal à bord clôt notre passage à Casablanca. Ambiance classique : des robes longues, élégantes pour une fois, et portant la marque du goût français, bien portées par quelques très jolies femmes.

CASABLANCA

- PORT ETIENNE -

DAKAR

De Casablanca à Dakar, la navigation suit un cours normal, interrompue par quelques heures d'escale devant le site de Port Etienne, qui se présente comme une bande de côte sablonneuse sur laquelle quelques maisons éparses ont l'air de mourir d'ennui.

Deux gros minarets bleus dominant le tout, qui sont, paraît-il, les postes de direction de tir des artilleurs du pays, nom pompeux pour une jumelle montée sur un trépied.

Quelques heures de quart sur la plage arrière me font faire connaissance avec les "premières chaleurs" de ces régions tropicales. De longues bordées, tirées en baleinière sur une eau vert sale, parmi des épaves et des requins assez hypothétiques, nous délassent agréablement.



*Le cap Blanc, vu du Sud-ouest*

Nous passons devant le Cap Blanc à la nuit tombante, puis cap droit au sud, en route sur Dakar.

En cours de route, nous fêterons la Saint-Eloi et la Sainte-Barbe, fêtes des mécaniciens et des canonniers, célébrées suivant les traditions, à grand renfort d'évêques en mitres, de pirates, d'anges, de pages et de chevelures en étoupe....



## DAKAR

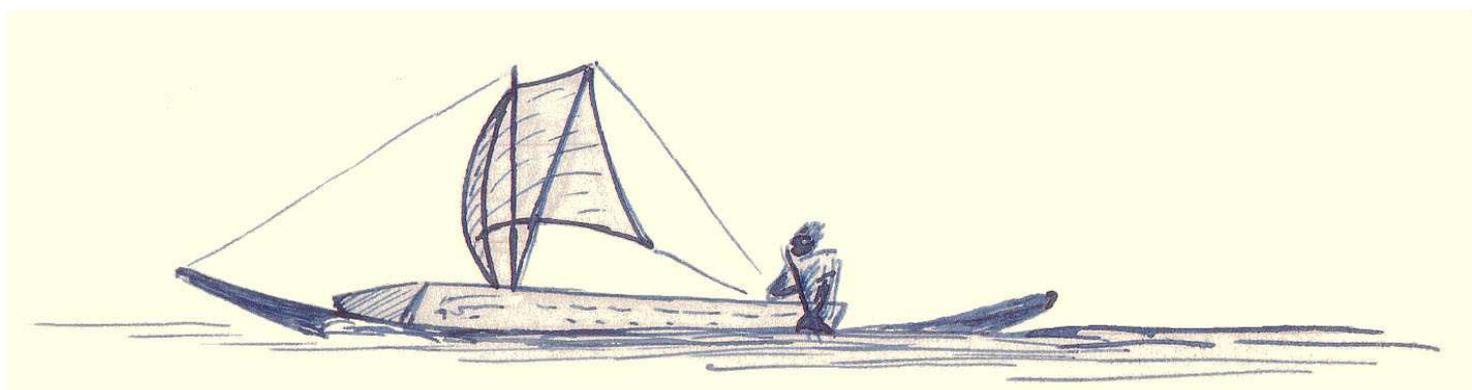


### *L'île de Gorée*

Premier contact avec l'Afrique noire. Nous découvrons successivement le Cap Vert, puis le Cap Manuel, l'île de Gorée dont la silhouette caractéristique avec sa batterie de défense côtière m'a été rendue familière par de nombreuses photos vues au moment des combats de Dakar de juillet 1940.

Bien des noms de bancs de sable ou de points remarquables de la rade évoquent eux aussi de lointaines lectures : Bernard, Bel-Air, Rufisque...

A peine arrivés nous sommes entourés de pirogues aux formes curieuses, filant vite sur l'eau, tantôt à la voile, tantôt à la pagaie. Leur stabilité surprend. Elles sont constituées d'une sorte de flotteur, effilé et relevé aux deux bouts, taillé dans un seul bloc et surmonté d'une longue caisse qui s'appuie sur l'eau d'un bord au de l'autre, et joue le rôle de nacelle. Au milieu de ce cortège, bientôt complété par les embarcations du bord, la Jeanne se dirige vers le bassin, où elle s'installe sans incident.



L'horizon du bord est très borné : de part et d'autre, ce sont les ateliers des Constructions Navales. Sur les bords du bassin flânent de nombreux noirs dans tous les accoutrements imaginables; certains, matelots impeccables, font la police, les autres, vêtus - si l'on peut dire - de loques diverses, semblent vivre des rayons du soleil. Presque tous sont bien bâtis. Le chapeau mou semble le critère suprême de l'élégance.

Première sortie à terre, pour faire connaissance avec la ville et observer son aspect. Elle n'a rien de remarquable. La chaleur ôte tout courage pour y flâner longuement. Son principal attrait, c'est le spectacle des noirs, des femmes surtout, enveloppées dans des oripeaux multicolores, les cheveux soigneusement rasés et groupés en mèches qui ont tout l'air de bigoudis. Elles portent leurs enfants à cheval sur leurs reins, dans une position qui ne me semble pas spécialement confortable pour le marmot. De grands diables de Sénégalais proposent aux passants des sacs en serpent, des ivoires et toute une pacotille plus ou moins intéressante, toutefois avec moins d'insistance et de cris que leurs confrères arabes.

Avec joie on retrouve les bananes, dont le goût n'est presque plus qu'un souvenir d'enfance. Et la soirée se termine, avant le retour à bord, par un pénible repas et par le pot traditionnel.

- O -

Le lendemain, service ordinaire au mouillage avec, cependant, une matinée particulière:

Tout le poste part en camion pour la base aéronavale de Bel-Air où nous attendent de majestueux, pesants et confortables hydravions "Sunderland". Ils nous promènent pendant plus de deux heures, au-dessus de Dakar, longent la côte, et suivent le cours sinueux de la Casamance. Les choses ont un aspect tout particulier vues d'au-dessus et, sous cet angle, la partie européenne de Dakar paraît un petit noyau englobé dans un tissu lâche et irrégulier de cases indigènes. Le cours de la Casamance est très beau et les différents fonds alternent harmonieusement les couleurs de ses eaux.

*En passant par Dakar....*

*Novembre 1946*



Nous poussons ainsi jusqu'à Ziguinchor, important centre commercial où peuvent venir s'amarrer aux appartements de bois des cargos de taille moyenne. Cap inverse, un pot dans le minuscule carré du "Benjamin" (tel est le nom de notre hydravion), et nous voici revenus sur la Jeanne.

Elle est bien calée sur sa ligne de tins, et fait tranquillement refaire une beauté à ses parties cachées, par une équipe de noirs armés de grattes et de pinceaux aux manches indéfiniment longs. A bord la vie continue très calme. A terre des amis retrouvés occupent agréablement mes heures de liberté, qui s'achèvent au bal de l'Union.



Un dimanche d'élections... c'est-à-dire un dimanche passé presque entièrement consignés à bord. Fort heureusement, quelques « SFF » (auxiliaires féminines de la Marine) viennent de "l'Ile d'Oléron" égayer ces heures de consigne. Elles sont très sympas et assez jolies dans leurs élégantes tenues blanches. S<sup>T</sup> Germain, notre apprenti commissaire, nous quitte pour embarquer sur ce gynécée flottant.

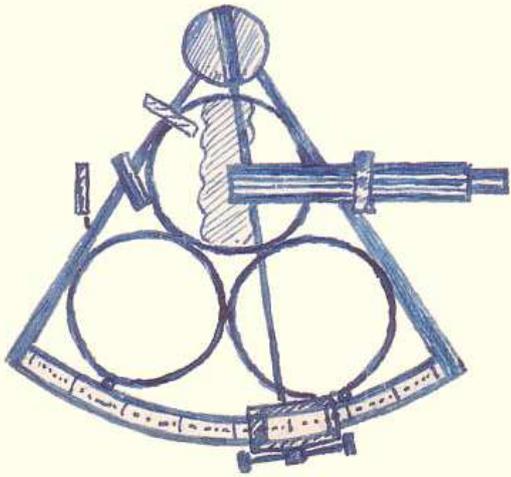
Le temps s'écoule vite, assez rempli : exercices de tir au mousqueton sur stand, bordées à bord des baleinières entre l'Ile d'Oléron et la Jeanne, libérée de son bassin, conférence sur l'AOF, exercices de prises de coffre à bord d'un chasseur, sorties à terre précipitées entre les amis, expédition de café vert en grains à la famille..... et les verres de bière que réclame l'étouffante chaleur.

*Insigne de l'île d'Oléron*

Au revoir Dakar ! Nous faisons route au sud, partis pour une grande semaine de mer, avec au bout les fêtes de fin d'année et quinze jours d'escale à Douala, qui nous semblent prometteurs.

## DE DAKAR A DOUALA

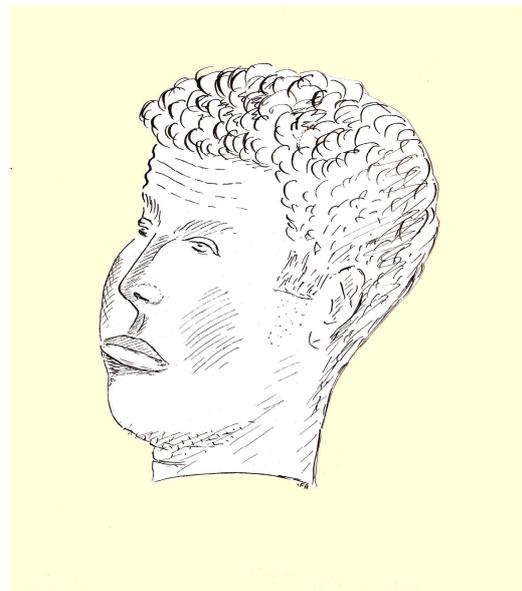
Nous voici partis... On prend rapidement le rythme régulier de la vie à la mer, si régulier que l'on perd vite toute notion du temps et que l'on ignorerait les dates et les jours, si la consultation quotidienne des éphémérides nautiques ne ramenait l'esprit dans un monde géré par le calendrier.



Le sextant est paré, réglé, corrigé, pommadé à la vaseline, astiqué à la peau de chamois... et, avec un tel instrument, observer est un plaisir, comme dit Bertin. Mais il y a la bête noire de tous les calculs ou de la table XI traîtresse !

Les occupations sont nombreuses, outre ces distractions astronomiques. Quarts divers, contemplations de la TOC, conférences "machines", "sécurité", "théorie du navire", étude des tranches, filature à travers le bord des divers collecteurs d'aménagements, tirs au revolver... on ne chôme guère ; et l'approche des colles de "sécurité" et de "machines" provoque une recrudescence de fièvre studieuse.

Les moments de liberté sont rares pour apprendre et répéter, en vue des fêtes de fin d'année, la "chanson du Jean Bart", mise en scène par le Lion et présentée par les membres de notre poste : Lacoste, Ullmann, Picou et ma modeste personne font des Doudous au charme variable, tandis que le reste du poste fait revivre le midship deuxième empire, et que notre chef de quart incarne un gouverneur de grande classe.



*Ullman*

Mais au fait, voici la chanson :

*Adieu madras, adieu foulards,  
Adieu grains d'or, adieu colliers chou  
Doudou à moué, li qu'a pati  
Hélas, hélas, c'est pou' toujou'  
Adieu Jean Ba', li qu' é pa'ti,  
Empo'tant la joie, l'espé'ance et la vie  
Doudous pleurez, coeu' g'os comme ça  
P'tis aspi'ants qu'a plus veni'  
Adieu Lucie, adieu Amélie  
Vous p'tite Nana, vous g'osse Julie,  
Adieu Matsima, pleurez Rosella,  
Adieu Cocottes, adieu Doudous....  
Bonjou' Missié le Gouvéneu'  
Mi véni' fai' you p'tite pétition  
Doudou à moué, li qu'a pa'ti  
Vous pas bailler z'emba'cations*

**Ma chère enfant, il est trop tard,  
Les connaissements sont déjà signés,  
Le beau navire est sur sa bouée,  
Bientôt il va appareiller.....  
Déjà à bord tout le monde est rentré,  
Les voiles sont larguées, tribord est brassé  
Le Pilote est à bord, tout le monde est paré,  
Et les tangons sont déjà rentrés.**

*Quand moué véni' pou' ca'essé li,  
Quand moué véni' pou' badiné li,  
Li pas vellé Cocotte, Li pas vellé Doudou,  
Li pas vellé qu' é z'ami moué  
Les filles du Hav'e sont ben int'igantes,  
Li qu'a baillé leu' coeu' pou' a'gent,  
Tandis que nous, à la Ma'tinique,  
Li qu'a baillé li pou' ien du tout !.....*

.....C'était « la chanson du Jean Bart ».

Mais de répétition en répétition, Noël arrive.

Une curieuse hirondelle aux pattes palmées, du nom de Pôpô, échoue au poste 1, venant sans doute de l'île de Fernando Po dont on aperçoit par tribord la côte nord, couverte de végétation.

Et pour célébrer le réveillon, la Jeanne mouille à l'entrée du chenal de Douala.

La fête débute par une suite de sketches sur la plage avant, sur une petite scène installée entre les canons de la tourelle 1. Martini affirme une fois de plus son talent de comique dans un mime d'équilibriste forain. "Titin" se produit avec succès dans Faust... et c'est le tour du poste 1.

Il était temps car fards et déguisements commencent à s'effondrer, pour la plus grande honte des Doudous.

Une scène de transition pour amener l'illumination d'une crèche entièrement faite à bord, et très touchante dans sa simplicité.

On se change rapidement pour assister à la messe de minuit sur la plage arrière, messe intime, messe simple où Dieu semble plus proche qu'à toute autre...

Enfin les agapes du réveillon terminent ce soir de fête.

## DEUX SEMAINES A DOUALA

Entre deux rives croulantes sous des masses de verdure, et suivant un chenal fort étroit, la Jeanne chemine vers Douala.

Elle s'installe tribord à quai.

Les amarres sont solidement établies en prévision des tornades fréquentes à cette période, tandis qu'arrive et prend position devant la coupée une fanfare d'honneur de tirailleurs sénégalais, qui nous inonde pendant une heure d'harmonies militaires et variées. On a même droit aux airs "musette", applaudis avec enthousiasme par l'équipage à la bande.

C'est Noël. Un Noël que je passerai dans le calme des journées de service. A bâbord, un grand plan d'eau grise, largement entrecoupé de bancs de sable, et animé par le grouillement de nombreuses pirogues venant offrir leurs fruits et leurs marchandises diverses. A tribord, la vie habituelle des quais, les citadins désœuvrés pour qui un bateau de guerre est un but de promenade inaccoutumé.

De la vaste avenue qui trace devant nous une longue perspective, descend un cortège imposant de superbes voitures américaines. Elles décrivent une courbe gracieuse et se rangent le long du bord... C'est Monsieur le Gouverneur et sa suite, venus en grande pompe nous rendre une visite officielle.

Un violent orage éclate. "Que d'eau, que d'eau!"... Des silhouettes se promènent en casques blancs et cirés noirs, vision inattendue. Le temps reste lourd et humide. On a tout juste assez de force pour étendre une main nonchalante vers l'un des nombreux régimes de bananes qui pendent au plafond, suspendus aux crocs des hamacs...

Vraiment, le tour du quartier européen de Douala est vite fait. Deux silhouettes dominant l'ensemble. Une affreuse cathédrale grise qui date à ce que l'on dit de la colonisation allemande, et un château d'eau surmonté d'un drapeau tricolore. Emergeant à peine de la verdure, quelques rues, desservant des maisons clairsemées de type colonial, se coupent à angle droit. Et partout de splendides voitures américaines.

Le village indigène est plus riche en pittoresque et infiniment plus animé. Entre les cases rectangulaires aux murs de pisé et aux toits de chaume, règne une circulation intense. Les hommes sont vêtus à l'européenne. Les femmes sont enroulées dans des étoffes aux couleurs vives ou quelquefois coquettement habillées de robes de cretonne.

La sieste semble l'occupation la plus universellement pratiquée. Quelques femmes, cependant, font un peu de commerce, assises derrière un panier contenant des graines, des cigarettes vendues à l'unité, des allumettes et la pacotille la plus variée. De jeunes gamins vous accrochent pour vous proposer toutes sortes d'articles, allant du paquet de "Lucky" aux charmes de leurs "sœurs" ou, parfois pour vous réciter gentiment leur leçon de géographie : *"La France est une mère pour ses fils indigènes. Elle leur apporte des machines et des vêtements en échange de café, de fruits et de bois..."*, et en guise de conclusion : *"Donnes-moi cinq Francs pour m'acheter un cahier !"*...

Les soirs de rentrée à dix heures, la journée se termine au restaurant du Lido, où un couple de musiciens échappés à je ne sais quel album de caricatures essaie péniblement de créer une atmosphère musicale.



## SAHA

Les charmes de ce gros village qu'est Douala deviennent vite monotones et l'on est très content de faire son sac pour partir en excursion.

Le voyage lui-même est pittoresque. En train jusqu'à Yaoundé. Les hamacs crochés en tous sens donnent à ce malheureux wagon un aspect de batterie de la marine ancienne. Par les "sabords" défile un paysage fait de baobabs géants, de palmiers, de verts et de bruns. De Yaoundé à Sâha le reste du trajet se fait en camion, sous les ovations d'indigènes qui sans doute n'avaient jamais vu tant de blancs à la fois.

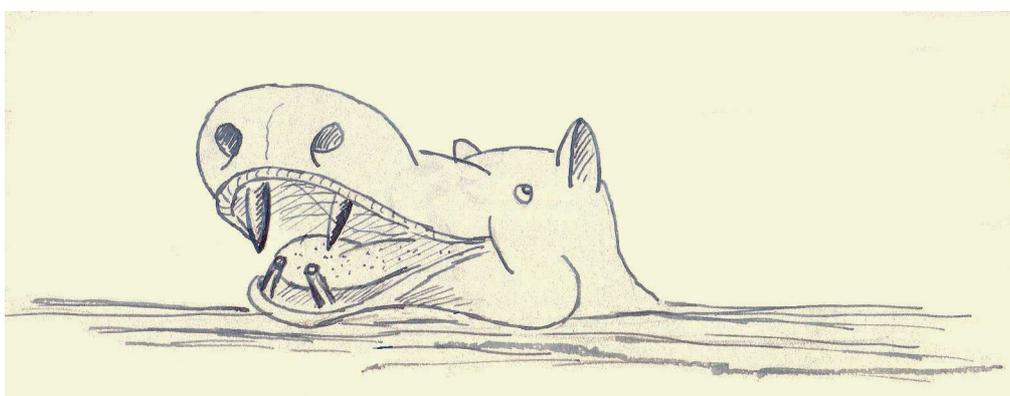
Nous recevons là-bas un accueil très amical, chez l'Administrateur qui régit la subdivision. Bien installés, un climat plus doux que la fournaise de Douala, une table excellente et des hôtes remplis de mille attentions : ce sont des vacances qui s'annoncent très sympathiques.

Elles sont remplies, variées et pittoresques. Nous rayonnons en camion autour de Sâha pour de nombreuses excursions : déjeuner et visite d'une plantation de tabac, promenade sur une immense pirogue au pied des chutes de Nachtigal, au son des tam-tams, ou à bord des bacs rudimentaires qui traversent la Sanaga.

Nous visitons la petite agglomération de Sâha. Son marché, son dispensaire, sa léproserie. Chez les Pères, nous reprenons des forces pour une chasse à l'hippopotame. Presque rien n'y manque. Ni les fusils "Lebel" immenses, ni leurs munitions, ni le départ en file indienne à travers les hautes herbes de la savane, escortés par des sherpas du plus beau noir portant des caisses sur leur tête- caisses vides d'ailleurs, ( qui sont sans doute destinées aux morceaux d'hippopotame ? ) .... La petite flottille de pirogues est là, abritée dans une crique recouverte d'un dôme de verdure.



Des pagayeurs musclés entraînent nos frêles embarcations le long des rives, remontant des rapides. On entend seulement, dans le silence de rigueur car nous voici sur le terrain de chasse, le soufflet de forge de leurs poitrines... Rien ne manque au décorum, à cette expédition, sauf la présence de quelques hippopotames complaisants et las de la vie. A la fin de cette journée, nos guides nous diront très simplement que nos éventuelles victimes sont parties depuis quelques temps vers un autre coude de la rivière !... Nous revenons cependant avec dignité, à la lueur de torches de paille.



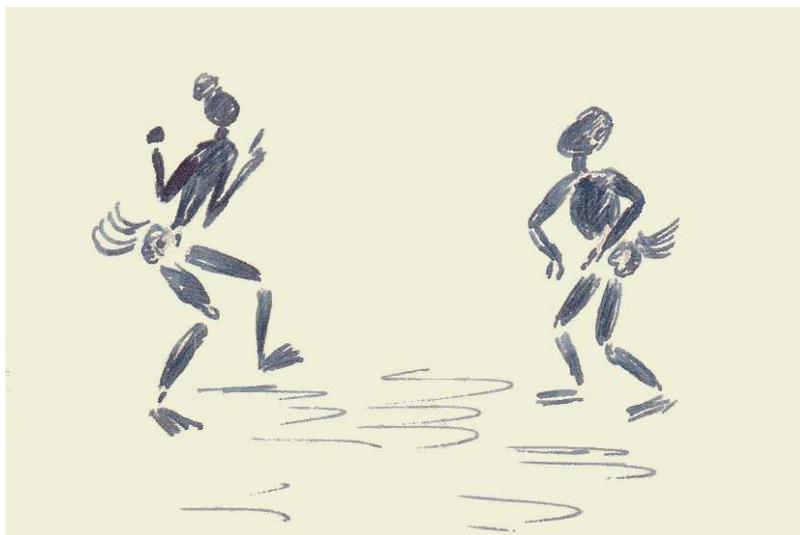
C'est demain le 1<sup>er</sup> janvier et, partout sur le trajet du retour, nous sommes accueillis par des danses et des chants en notre honneur, des cris de "Bonne année" poussés par une joyeuse marmaille, attendant que la manne généreuse descende des mains de l'Administrateur. Et, bardés d'arcs et de flèches achetés à Saha, nous rentrons participer aux agapes de fin d'année.

La journée du 1<sup>er</sup> janvier est une journée très officielle. Le matin, nous nous groupons pour la cérémonie des couleurs autour de l'Administrateur, sur les marches de la Mairie. Tout le monde est en grande tenue. En face de nous, les évolués, les notables, les notables évolués, dans des uniformes aussi variés que voyants. Les huit tirailleurs de la garnison présentent les armes quand montent les couleurs et retentissent les accents d'une Marseillaise torturée. Puis c'est le défilé. Les troupes, comme les figurants d'un film dont les crédits manqueraient au metteur en scène, font plusieurs fois le tour de l'édifice avant de rompre.

Un vin d'honneur est offert à tous ces petits dignitaires. Je trinque avec un vieillard au chef blanchi qui est, paraît-il, un cannibale tout juste repent.

Je l'ai échappé belle !

Et toute la journée, ce ne sont que danses et hurlements de joie.



Hurlements et danses qui devaient nous accompagner encore tout le jour suivant.

Nous partons en camion jusqu'à la grande case moderne du chef de N'goyo. Ce personnage, très soucieux de paraître européenisé, nous présente aimablement sa femme du moment, une élégante en robe rouge abritée du soleil par un superbe chapeau mou masculin et de sombres lunettes, et nous offre, outre un whisky - un cabri et des fruits. Un discours est de rigueur.

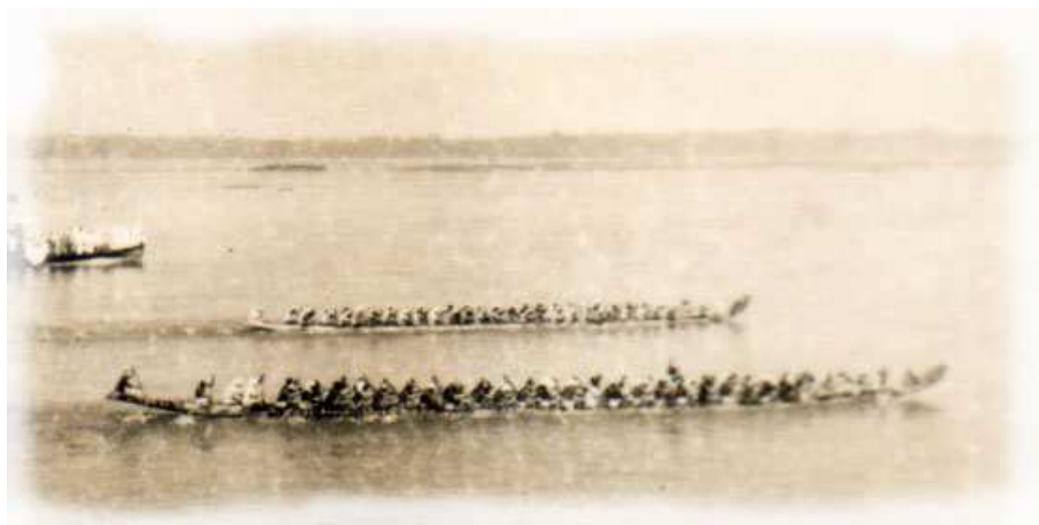
Un coup d'œil aux danseuses toujours aussi sensuelles et hystériques, et nous voilà partis à travers la savane et la forêt, accompagnés par un long cortège bruyant de femmes et d'enfants, et un arrière plan musical de balafons et autres instruments exotiques. Nous cheminons parmi les baobabs géants, les palmiers, les cascades et les gués; les villages se suivent, tous pareils avec leurs cases rectangulaires alignées le long du sentier, et leurs femmes hurlant comme des furies déchaînées à notre arrivée.

Nous atteignons enfin N'Kolkossé où nous attendent à nouveau des cadeaux, des danses et des discours.

Puis c'est un trajet de retour mouvementé en camion...

Nous visitons au passage l'hôpital d'Efok - et après une nuit en hamac croché dans le même wagon qu'à l'aller - c'est à nouveau le Jeanne et Douala.

Nous arrivons à temps pour assister à de grandes courses de pirogues. Elles ne manquent pas d'allure, ces immenses embarcations de cinquante nageurs, vêtus de façon identique, soutenus dans leur effort par un "aboyeur" en grande tenue. Ces courses ont - dit-on - un caractère religieux très prononcé. Elles sont l'occasion de jeûnes, de prières et de veilles pour les concurrents, qui les prennent tellement au sérieux que l'on a vu certaines d'entre elles dégénérer en combat sanglant, et les équipages rivaux s'entretuer à grands coups de pagaie !



C'est ce que nous raconte le Haut Commissaire à un déjeuner où j'ai suivi le Commandant, accompagné de Claude Riffaud. Le Gouverneur a une personnalité remarquable, et un aspect très "Choiseul" par sa prestance et son physique. Il nous fera à bord une conférence particulièrement remarquable.

Nous appareillons un peu en avance, après un dernier passage à terre précipité. Des mouchoirs s'agitent sur le quai.

La Jeanne s'évite sur une ancre, reste un moment immobile car le puits aux chaînes s'est engorgé, puis prend rapidement son élan dans le chenal, pour compenser par la vitesse les difficultés qu'il y a à barrer à cause du courant.

Nous passons la nuit mouillés à la sortie du chenal, et le lendemain matin, en route vers le passage de.....

# LA LIGNE.....

Empire des Mers et Océans

Archidiocèse de la Ligne

## Certificat de Baptême

Nous,

**Petrus Pompilius**

par la grâce de Neptune, Dieu des Mers,  
Archevêque titulaire du Siège  
de la Ligne

Certifions que le néophyte

*Clubé, Jean, E.V. de 2<sup>ème</sup> classe*

pénétrant ce jour dans l'hémisphère Austral  
sur le noble vaisseau "La Jeanne d'Arc"  
a été baptisé

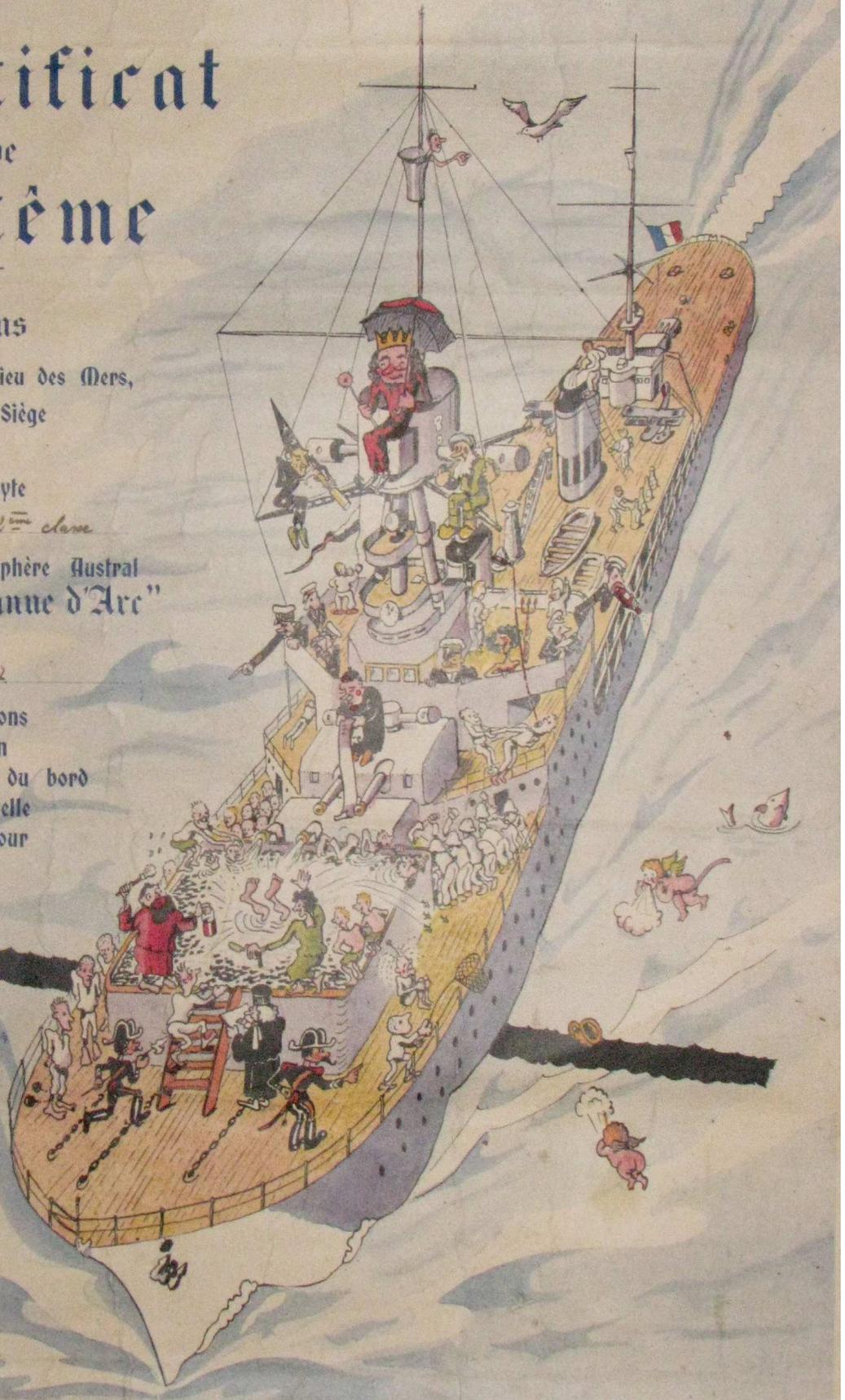
*le 9 janvier 1947.*

suivant les Rites et Canons  
de notre Sainte Religion  
avec la plus grande pompe du bord  
et l'onction salée habituelle  
en présence de notre Cour

Fait le : *15 janvier 1947.*

Signé : Pompilius

P. C. C. et P. O., le Protonotaire  
général, Garde des Sceaux :



## PORT-GENTIL

### LA LIGNE

Nous allons mouiller à Port-Gentil, histoire de mettre un pied dans l'hémisphère Sud.

En attendant l'appareillage pour les cérémonies traditionnelles, nous passons quelques brèves heures à terre. Rien de bien remarquable ne s'offre aux yeux, le long de l'unique avenue du pays, bordée de comptoirs et d'entrepôts. Les femmes indigènes sont plus fines que dans les autres pays noirs que nous avons vus jusqu'ici. La matinée s'achève par un fastueux pot au champagne au cercle des officiers de la garnison de Port-Gentil. On reprend la chaloupe qui évolue péniblement le long du warf, pour éviter les hauts fonds.

Au large de Saôthomé, île élevée et boisée que nous laissons sur tribord, voici que descend dignement des cimes du télépointeur le Pilote qui guidera la Jeanne en ce royaume de Neptune. Et que tremblent les néophytes, massés sur la plage avant, en un troupeau apeuré et ployant déjà l'échine sous les coups de fouet des lances à incendie... Mais quels redoublements de joyeuse terreur à l'apparition du cortège ! La Cour de Neptune, pleine d'une majesté auguste et rayonnante, s'avance dignement, escortée et protégée par une nuée de sauvages bondissants, hurlants, trépignants, fonçant dans la masse fluide des néophytes, dans un grand frou-frou de pagnes en torons de chanvre. Ils ont tous les aspects, depuis les terribles athlètes d'ébène jusqu'au polynésien élégants, vêtus de fleurs, de coquillages et d'un léger fond de teint cuivré. Et quelle consommation de tibias, depuis ceux que brandissent ces cannibales plus effrayants que d'authentiques anthropophages, jusqu'aux ossements chéris - portant encore des lambeaux de chair - qui s'échappent du sac de la Veuve...

L'Aussière sur l'épaule, le néophyte arrive devant les fonts baptismaux. Un coup d'un blaireau gigantesque, un coup d'un rasoir géant en bois, c'est la pirouette en arrière et l'acte même du baptême. Achievé par la farine et le jet des lances à eau, le nouvel élu s'en va titubant... Peut être aura-t-il la chance de rencontrer sur son chemin un photographe vraiment très amateur, et son accorte compagne dont les sourires le consoleront de ses passagères infortunes...

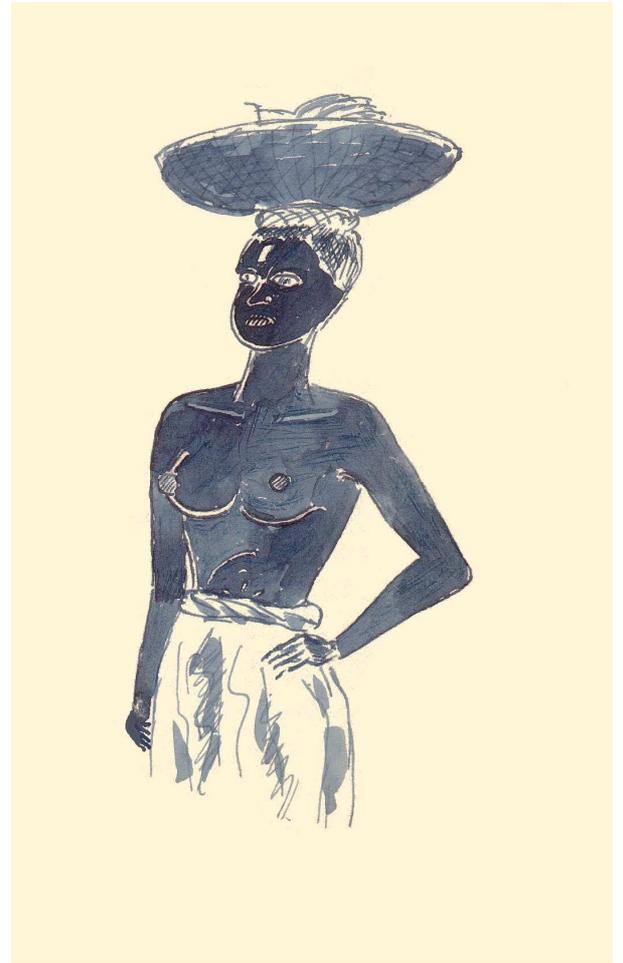
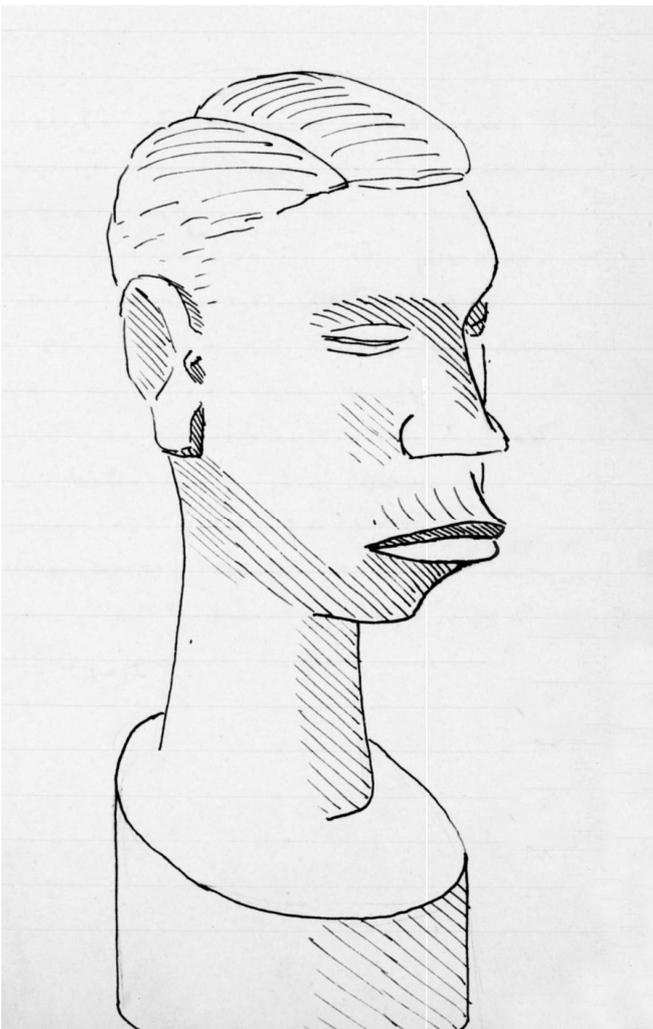
Cette journée de fête se termine par un repas fort gai, que notre chef de quart honore de sa présence.

## PORT-BOUET

Tandis que le Bat d'Af, armé de son arbalète, mène aux pauvres goélands une guerre implacable, nous arrivons au mouillage de Port-Bouet.

Nous y passons quelques heures pour débarquer des colis et recevoir notre courrier, toujours le bienvenu.

Une côte basse sépare la mer de la lagune. On y distingue quelques maisons blanches et les taches grises de cases indigènes, surmontées de palmiers clairsemés. Autour du warf sont mouillés plusieurs cargos.



Dès son arrivée, la Jeanne est entourée de pirogues petites et légères, "armées" par des noirs particulièrement adroits et bons nageurs. Ils ont un talent particulier pour vider l'eau de leurs coquilles de noix, après les avoir retournées en les balançant rapidement d'un bord sur l'autre. La méthode méritera par la suite une tentative d'application à mon canoë.

En suivant ces ébats nautiques le long du bord et, à la jumelle, le va-et-vient des embarcations, ou encore sur le warf la manœuvre pittoresque du "panier" jouant le rôle d'ascenseur, l'heure de l'appareillage arrive rapidement.

## CONAKRY

Après avoir longé la côte africaine à respectueuse distance, nous atterrissons sur les îles de Los. La Jeanne s'évite sur une ancre, fait porter ses aussières à quai et s'amarre par bâbord, tandis que retentissent les accents d'une musique de tirailleurs. Comme à Douala, aux airs militaires et sérieux succède rapidement un concert musette, à la grande joie du bord. La coupée est à peine établie que le chien de l'équipage, ce bon vieux « Mazout », est déjà à terre, le premier du bord, pour aussitôt séduire une chienne « indigène »...

Suivant l'usage, les heures de sortie se passent à se promener tranquillement par la ville, en profitant du spectacle qu'elle offre. On y voit de beaux échantillons de différentes races noires. Des indigènes splendides de Mauritanie, d'une race très pure. Les femmes montrent généreusement leurs bustes sculpturaux et rient de toutes leurs superbes dents blanches.

Nous partons en excursion le lendemain. Nous faisons des kilomètres sur des routes en latérite, soulevant avec nos camions des nuages de poussière rouge. Au début, tout se passe bien. Nous faisons une brève halte pour assister à des danses et entendre les joueurs de balafon exécuter, fort bien d'ailleurs, "les gars de la Marine" en notre honneur. Avec nous voyagent les jeunes et jolies femmes du grand chef du pays. Croirait-on qu'avec tant d'épouses ce noble personnage est obligé de faire lui-même sa cuisine, de crainte que l'une de ses femmes, qui lui sont offertes par des roitelets rivaux, ne vienne à l'empoisonner !

Le voyage se poursuit le long des pistes qui deviennent de plus en plus incertaines..... Un pont s'est effondré. Tant bien que mal, il est remis en état par des sapeurs de fortune.

L'administrateur nous raconte toutes les difficultés qu'il doit surmonter dans son travail. Il lui faut scier en morceaux les armatures d'ouvrages en béton démolis pour fabriquer des clous, pour assembler la charpente de ponts en bois. C'est la grande misère dans cette colonie... Finalement le camion tombe en panne et il nous faut achever à pied l'escalade. Suant et trébuchant, j'arrive à temps pour participer à la curée, très "âge de pierre", dont sont victimes deux moutons, embrochés au dessus d'un énorme feu de bois.

Un peu de repos, et nous rentrons. Les émotions abondent encore. Un autre pont s'écroule dans un grand fracas au passage d'un camion...

Sitôt rentrés, on se met en grande tenue pour le bal de l'Union. Peu de femmes, mais un champagne excellent.

Cap sur Dakar, dernière escale avant de traverser l'Atlantique.

## DAKAR

### LA FIN DU PERIPLE AFRICAÏN

Voilà Dakar à nouveau. Ce Dakar dont nous pensions déjà, il y a quelques jours, peut être partir pour l'Indochine, avec une petite chance de connaître là-bas une vie mouvementée, pleine d'aventures et d'action. Mais laissons là cette amère déception.

La Jeanne étale énergiquement une erre assez importante, et s'amarre au poste qu'elle occupait à son dernier passage.

En un mois, Dakar a bien changé d'aspect. Il fait froid et le temps est si gris que l'on se croirait presque arrivé en Bretagne. Les pirogues sont toujours là, mais leurs occupants sont si emmitouflés dans des hardes grisâtres et leur silhouette est ainsi si épaisse que l'on dirait presque des esquimaux...

On a l'impression de reprendre de vieilles habitudes. Impression très brève pour moi, car un violent accès de fièvre qui devait se révéler une forte crise de paludisme, m'oblige à un rapide repli sur l'infirmerie, d'où je ne sortirai plus avant d'atteindre l'autre côté de l'Atlantique.



## LES ILES DU SALUT

Enfin!..., Entre les tôles blanches de l'infirmierie, j'ai payé un lourd tribut de fièvre, de diète et d'ennui au paludisme et à la race maudite des moustiques. Me voilà sorti, fort heureusement à temps pour re-découvrir les Amériques.



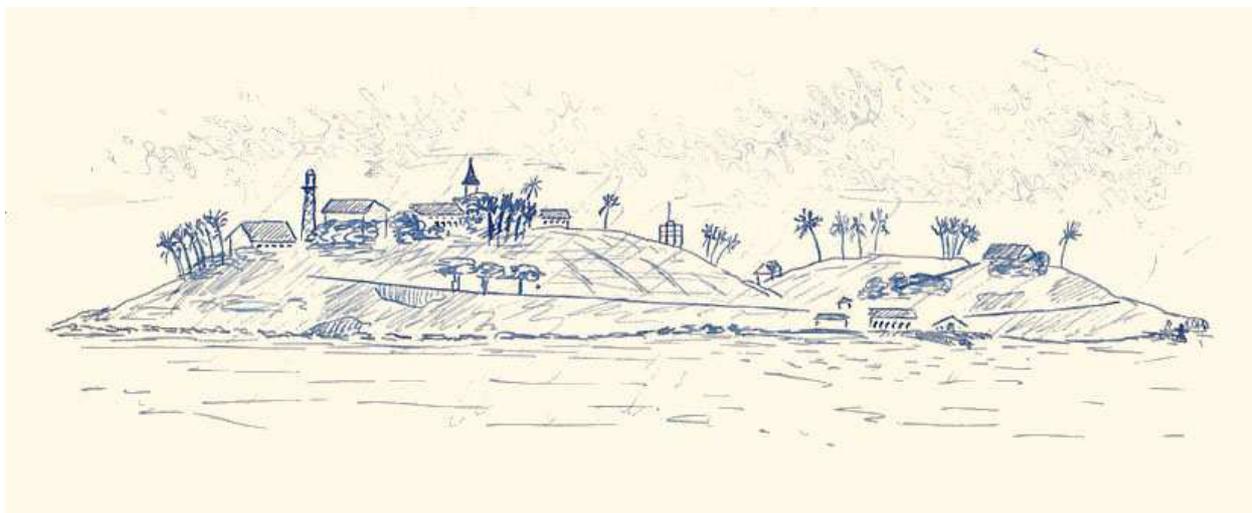
On commence à distinguer quelques îles. La mer est verte, presque de jade, verte à la verticale, près de la coque, verte jusqu'à l'horizon. Je n'ai jamais vu si vertes eaux!.....

Nous voilà mouillés, près de ces îles ironiquement baptisées "Iles du Salut". Je pense que les rares forçats qui sont encore là n'ont jamais vu tant de navires de guerre à la fois : La Jeanne, la Surprise, le chasseur-5 venu de la Martinique pour faire la liaison avec Cayenne.

Nous serons sans doute les premiers marins, et peut être les derniers, à voir des forçats dans ces îles, puisque autrefois il fallait l'autorisation d'un ministre pour mettre pied à terre et que, maintenant, les bagnes exotiques sont en train de fermer, supprimés par les progrès de la morale.

Et c'est vraiment une escale d'une forte originalité, par l'aspect de ces trois îles et par l'atmosphère qu'il y règne. Nous sommes favorisés : le temps est gris, sombre, et en parfaite harmonie avec cette sinistre ambiance.

Entre quelques palmiers maladifs, échevelés et jaunis, on entrevoit l'Ile du Diable, séjour des déportés politiques, de Dreyfus en particulier, plus lugubre encore que ses deux sœurs.



### *L'île Royale*

Sur l'Ile Royale se trouvaient la direction et la plus grande partie du pénitencier. Les fortes têtes étaient groupées à Saint-Joseph.

Un téléphérique, dont il ne reste que des ferrailles rouillées, la reliait à l'Ile du Diable. Un sémaphore, qui dresse encore dans le ciel gris ses grands bras décharnés, permettait de transmettre des messages entre les îles.

Partout, ce ne sont que grilles, barreaux, murs et fossés.

A travers ces bâtiments à l'abandon, on rencontre encore, errant en semi-liberté, quelques rares forçats qui attendent avec philosophie une libération prochaine. Ils sont hâlés, vêtus quelquefois de leur ancienne tenue à raies verticales roses et blanches. Ce sont tous des assassins.

Celui-ci a tué sa maîtresse à dix-huit ans, et dans trois ans rentrera en France vieux de quarante cinq ans.

Un autre, un Arabe, a mis à mort toute sa famille d'un coup, parents, frères, sœurs... jusqu'à l'âne !

Un des deux gardiens, un Corse, nous raconte ces histoires très calmement en nous guidant à travers l'île.



Il nous montre les cellules où les récalcitrants passaient quelquefois plusieurs mois ; Un lit de bois, terminé par une barre de fer qui serrait les chevilles du forçat. ....*"Et s'il criait, c'était bien simple, on serrait davantage jusqu'à ce qu'il se taise"...*

Pourtant, des hommes ont réussi à s'évader de ces cellules !...

Et notre Corse continue ses histoires, nous disant d'une voix où perce le regret, *"Ah, maintenant, c'est bien fini. Il y a dix ans encore, c'était la belle époque. Avec huit cents forçats dans les trois îles, et avec les vieux règlements, ça marchait"...*

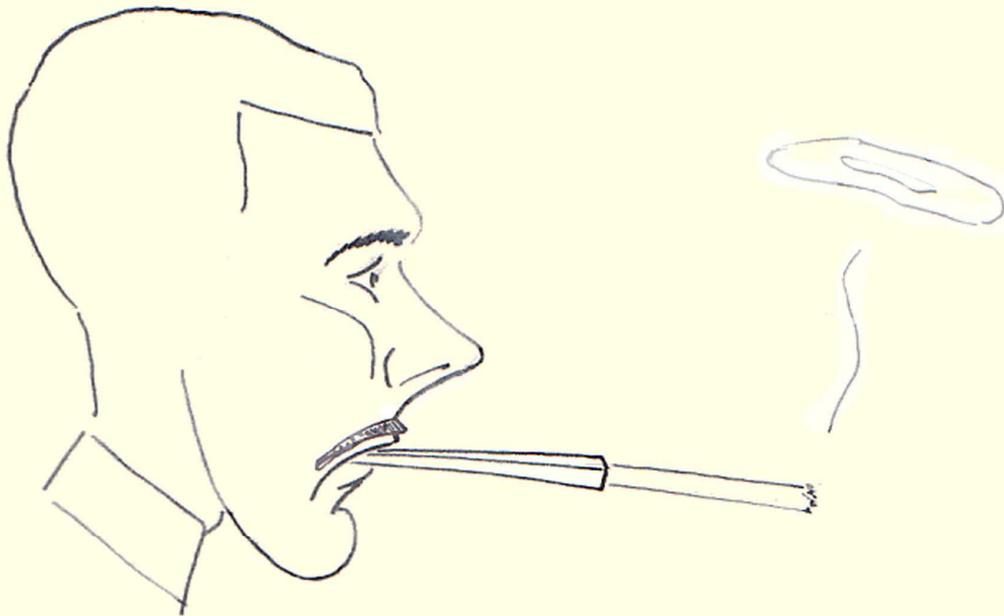
En ce temps là, paraît-il, il y avait une moyenne de deux assassinats par semaine, mystérieux règlements de comptes, que les surveillants ne pouvaient empêcher. Les coupables étaient exécutés par les soins de la guillotine qui restait dressée en permanence au milieu de la cour, comme un sinistre avertissement. Les corps lestés et enveloppés d'un linceul étaient balancés à la mer du haut de la falaise, tandis que la cloche de la chapelle célébrant l'événement invitait involontairement au festin les requins qui infestent les eaux de ces îles!...

A table !.....

## LA MARTINIQUE

Ayant quitté ce sombre séjour, nous reprenons la mer pour presque une semaine de navigation côtière le long des Antilles anglaises : Tabago, les Grenadines, Sainte-Lucie.....

La vie en mer à bord est toujours calme et agréable. Le Lieutenant de Vaisseau Champetier de Ribes nous trace un historique des Antilles, où revivent flibustiers, boucaniers, caraïbes... noms évocateurs de romans et d'aventures.



*Lieutenant de Vaisseau Champetier de Ribes*

Et le Lieutenant de Vaisseau de Kerviller, instructeur de manœuvre, nous explique d'une façon détaillée et précise l'art du ravitaillement à la mer.

Un exercice conjoint de la Jeanne et de la Surprise illustre avec succès cet enseignement.

La Martinique. Une escale très attendue. Un nom évocateur d'une nonchalante douceur, d'un charme tranquille, de paisible bien-être et de joie de vivre, pays des Créoles alanguies et des idylles infinies.

Le premier aspect que j'en vois me paraît justifier une telle réputation.

La Jeanne, un peu en avance sur son horaire, fait, pour passer le temps, quelques ronds dans l'eau pendant que le soleil déchire les voiles de la nuit (image un peu usée, je le crains !...). Nous pouvons jouir ainsi du très joli spectacle des flancs verts de l'île, d'un beau vert humide que l'on croirait fait de velours, et admirer la silhouette sombre de l'îlot "le Diamant" avant de venir nous amarrer - sous la pluie - bâbord à quai, près de la base d'hydravions.



Nous passerons dans cette île quelques jours trop courts, calmes et tous semblables, et cependant non monotones.

Ce n'est pas la ville de Fort de France qui est attirante en elle-même. Ce n'est qu'un petit port sans grand cachet, un gros village qui n'est original que par son ambiance. Peut-être l'île elle-même est-elle fort belle. Je l'ignore. Je n'aurai pas le temps de la parcourir.

Est-ce le climat ?... Est-ce l'influence inconsciente de sa réputation ?... Peu importe le pourquoi, il est doux de vivre à la Martinique.

Sitôt amarrés, la Jeanne devient la proie des Doudous. Elle retentit de leurs rires, de leurs cris, de leurs intonations chantantes, adoucies par la suppression des "R". La feuille de service elle-même parle encore de "Doudous". Elles retrouvent leurs anciens postes de midships et s'en occupent avec une maternelle autorité.

Soutenu par punchs, sorbets et bananes, je livre un rude assaut aux secrets de la Radio, conjugués au dédale des circuits électriques. Ce n'est pas une mince affaire que de rattraper un retard de dix jours, causé par ma crise de paludisme, en plus du cycle habituel de la vie à bord : sorties en baleinière à travers la rade, examen de manœuvre à bord du remorqueur "Le Lamentin", etc...

Une visite détaillée et pleine d'anecdotes du Fort Saint-Louis illustre de façon vivante la précédente conférence du L.V. Champetier de Ribes.

Les cours d'électricité s'enchaînent à un rythme accéléré. Notre instructeur nous fait des exposés très clairs et il me semble que, grâce à eux, je commence à comprendre quelque chose aux courses folles des électrons.

Pour me reposer, chaque jour de sortie, je saute en taxi avec une bonne partie du poste : en route pour le Lido. Si le sable laisse à désirer et si l'ombrage des cocotiers est très parcimonieusement réparti, l'eau est délicieuse... et les punchs excellents à la terrasse du club, face au soleil à son coucher. Très agréables, sympathiques aussi sont les amies du "Bat d' Af" que nous y retrouvons.

Quand vient la nuit, chaque soir de liberté nous revenons dîner en ville, à grand renfort de langoustes, d'omelettes au rhum et de punchs.

Le reste du temps passe en tranquilles promenades : on marque quelquefois un temps d'arrêt à la Coupole dont les servantes deviennent rapidement célèbres. Ce sont les grandes beautés du pays...

Elles sont d'ailleurs très bien faites, les femmes de ce pays. Tantôt presque noires, tantôt café au lait, tantôt de peau à peine bistrée...

Mais écoutons plutôt ce qu'en dit Beaudelaire ;

*Au pays parfumé que le soleil caresse,  
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés  
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,  
Une dame créole aux charmes ignorés.*

*Son teint est pâle et chaud; la brune enchanteresse  
A dans le cou des airs noblement maniérés,  
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,  
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.*

A cette "dame créole" faut-il ajouter galamment :

*Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,  
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,  
Belle digne d'orner les antiques manoirs,*

*Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,  
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,  
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos  
noirs.*

Et depuis le passage de Charles Baudelaire aux pays exotiques, les "brunes enchanteresses" ont gardé leurs "airs noblement maniérés".

.....Toujours des mêmes palmiers "pleut sur les yeux la paresse"...

Bien moins romantique est le "bal doudou", entrevu le soir de la mi-carême. Beaucoup de noirs et de femmes sans intérêt. Pas de blancs à part nous. Quelques filles couvertes de tissus multicolores et portant des madras qui sont de vrais chefs d'œuvre. Certaines s'assoient à notre table et.....que nous chantent-elles ?...

.....la chanson du Jean Bart ! .....

Nous préférons ne pas faire étalage de nos talents, vaincus par la concurrence. Mais nous avons plaisir à reconnaître qu'elles sont moins bien maquillées que nous ne l'étions.

La chanson change, le pittoresque s'estompe, et les romantiques Doudous se révèlent n'être que de vulgaires mercenaires de l'amour.



La veille du départ, nous allons mouiller sur rade.

Journée de service.

Un quart effectué comme patron de chaloupe, qui passe très vite en allers et retours nocturnes ininterrompus, de la coupée de la Jeanne au petit appontement où il y a juste la longueur de l'embarcation, parmi les masses sombres des cargos et des voiliers mouillés sans feux.

Adieu foulards, adieu madras.....

Adieu Doudous.....

## LES SAINTES...

Quelques midships sont désignés pour rejoindre les Saintes à la voile depuis Fort de France. Ils appareillent ce soir là à bord de la chaloupe n°3, emmenant montres, sextants et même un poste de phonie. La Jeanne va les attendre au mouillage des Saintes, avec le gros de la troupe des midships.

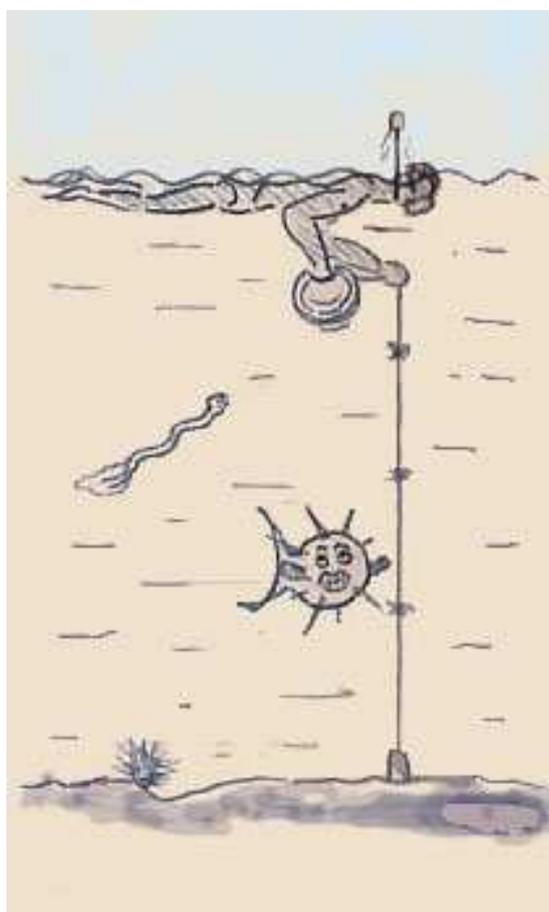
Au travail!...

Dès l'arrivée, de nouveaux topographes partent à l'assaut des points dominants la rade pour y planter de paisibles drapeaux blancs. Toutes les embarcations sont mises à l'eau, les hélices entravées de pièces de bois.

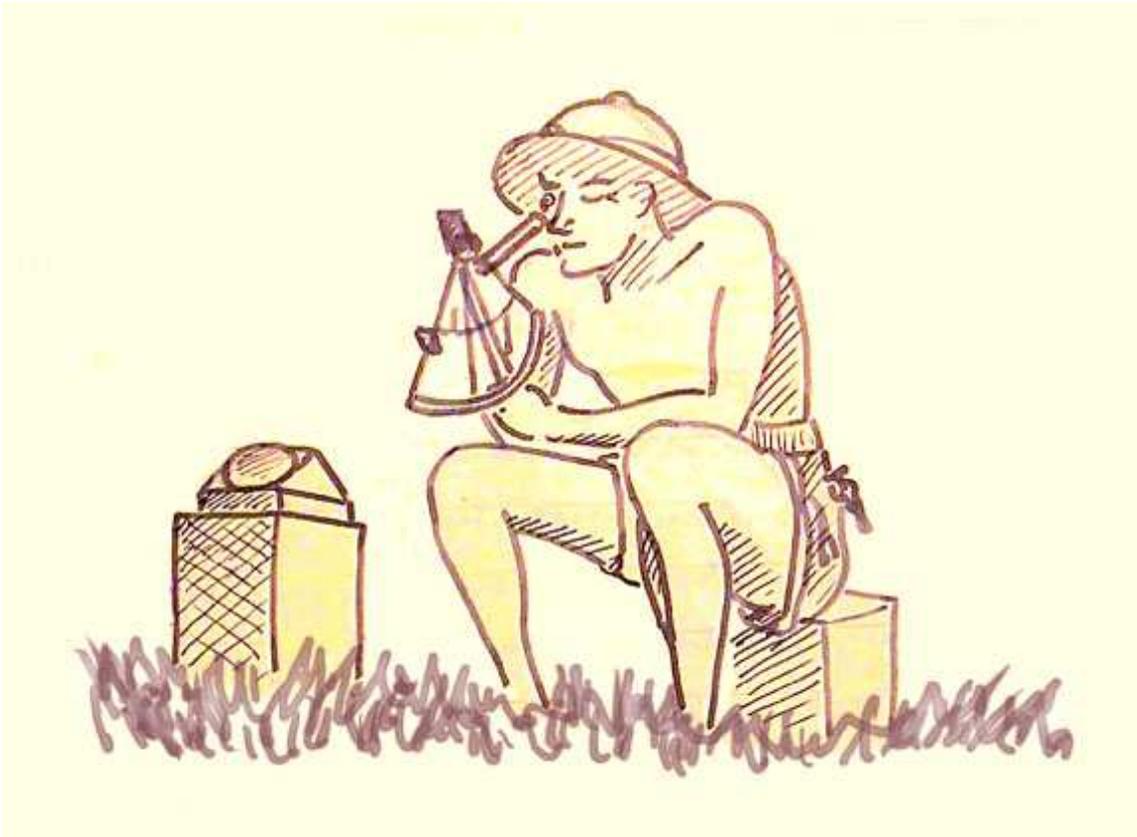
L'hydrographie commence...

Le jeu consiste à sauter de rocher en rocher, une mire à la main, à relever les traces des plus hautes marées entre les pieds des mancenilliers - c'est la topographie- ou bien à nager entre deux eaux, masque et tuba chaussés, entre d'admirables poissons que l'on croirait japonais et des murènes très calmes - c'est le sondage à faible profondeur.

Moins sympathiques, les monotones journées de relevés en chaloupe : top - un coup de sonde - trente secondes - top - un coup de sonde - trente secondes .....rythme fastidieux rompu seulement par la lecture des angles sur le cercle hydrographique et par l'appel des noms très romanesques des petits drapeaux blancs : Emma, Julie, Sophie, Zoucky...



Hélas, après il y aura les calculs et les corrections !



*Claude Riffaud essaie de coincer le soleil !...*

Les Saintes... Quelques îles couvertes de broussailles et de forêts de mancenilliers, entourant une rade magnifique.

Toute la population est groupée dans le village de Zoucky. Elle est très curieuse, cette population, et malgré quelques traces d'apport de sang des Caraïbes, elle est très proche de sa vieille souche française. On rencontre, par exemple, des filles aux cheveux du roux le plus flamboyant, au teint d'albâtre piqué de taches de rousseur, avec des yeux gris et très vifs. Tous sont d'une grande gentillesse et ont des délicatesses qui surprennent un peu de la part de gens vivant dans un état assez primitif et menant leur existence à l'écart du reste du monde.

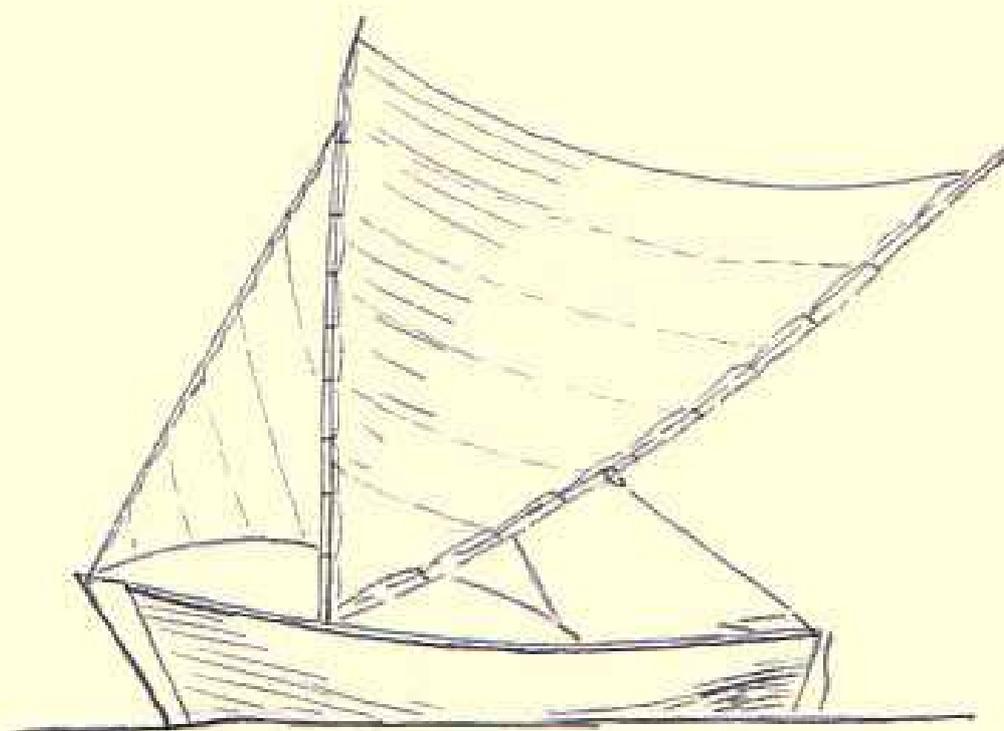
On croirait facilement se trouver là il y a un ou deux siècles, au milieu de nouveaux colons, arrivés récemment de la France de Louis XVI...

Leur principale activité, en même temps que leur moyen d'existence, c'est la pêche. Pêche sous-marine - ce sont des plongeurs remarquables - pêche à l'épervier ou au filet, ou encore à la traîne. Ils vont chercher les bancs de poissons sur les côtes de Marie-Galante ou de la Guadeloupe.

Je me fais expliquer leurs méthodes, qui sont astucieuses et pratiques.

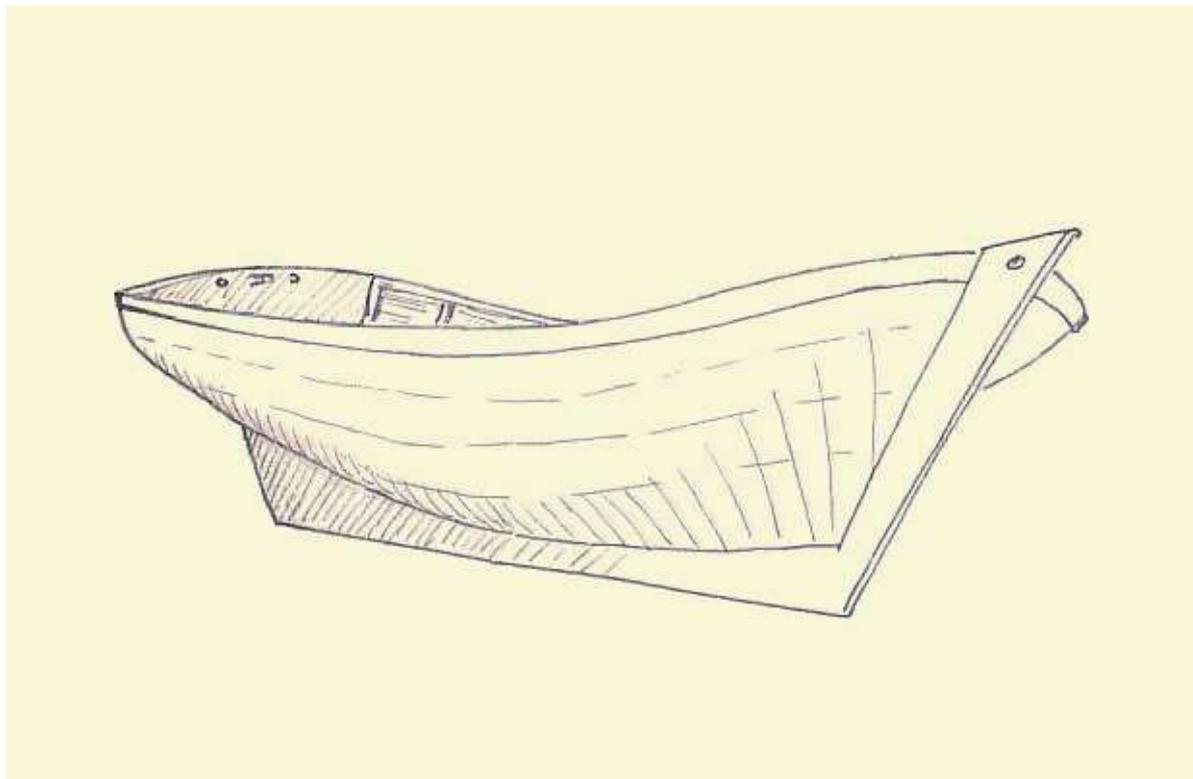
Outre la chasse et la momification des iguanes, des tortues de mer, des horribles poissons sphériques, l'autre grande industrie du pays est la construction de leurs embarcations à voile, les "Saintois".

Ce sont des bateaux intéressants et très agréables. Sans dérive, avec un faible lest, ils ont cependant une bonne stabilité due à leurs formes de coque. Ils sont très sensibles aux déplacements de poids.



Leur voilure surprend un peu : le gui fortement incliné sur l'horizontale élève le centre de voilure, le foc est très débordant. En fait, ses grandes dimensions n'ont un effet néfaste qu'au près serré, allure qui est moins bien tenue que les allures portantes ; elles rendent aussi délicats les virements de bord sans l'aide d'un passager.

Ces bateaux m'ont rapidement séduit par la finesse de leur coque et l'élégance de leur gréement. Ma première idée fut d'en relever des plans précis pour en construire un en France. Entreprise un peu présomptueuse d'ailleurs, car une longue pratique des maquettes ne doit pas s'extrapoler facilement à ces dimensions



*"Zoucky"*

Les facilités qui me sont accordées par le Commandant me décident à la solution la plus simple : l'achat sur place. Certes, il n'a pas beaucoup d'allure pour le moment, mon Saintois, avec sa coque non peinte, badigeonnée et zébrée de mastic et de calfat... Inélégance qui sera vite éliminée à bord, en quelques coups de pinceau. Le principal - et je m'en assure - est qu'il marche bien.

En attendant de pouvoir les réaliser, je fais des projets d'aménagement : modification des bancs suivant un type classique, avec une petite chambre à l'arrière ; éventuellement essais d'un gréement Marconi. Monsieur de Kervilles me montre les photos d'un Saintois ainsi gréé et ponté, qui a très fière allure... Cela sera pour plus tard, quand le jeune "Zoucky" fera connaissance avec les eaux landaises.

Pendant que s'effectuent ces tractations et ces essais, l'hydrographie arrive à son terme. La Jeanne se refait une beauté pour les yeux mexicains, elle essaie un nouveau fard qui lui va fort bien et la rajeunit nettement.

o O o

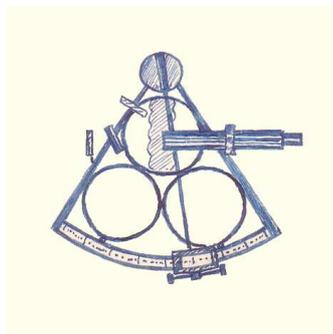
Avant de partir, une visite au petit cimetière, très curieux et très émouvant dans sa rustique simplicité. Dans un cadre de verdure semi tropical, parmi des témoignages naïfs du culte des morts, de nombreuses tombes ne se manifestent que par une croix de bois et un entourage de coquilles de lambis. Une réplique à échelle réduite rappelle la grotte de Lourdes.

On y voit aussi beaucoup de tombes de marins français de tous grades, morts des fièvres, ornées de monuments funéraires de style militaire, qui rappellent que la rade fut une escale très fréquentée par nos escadres à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.

Dans la charmante petite église toute proche, une peinture naïve, datant des années 30, représente la Jeanne actuelle.

Adieu langoustes géantes, omelettes au rhum, bains interminables, chaud soleil... Adieu Zoucky, adieu Saintois.....

Dame Hydrographie embarque avec nous : il nous reste à faire calculs et tracés !...



## POINTE A PITRE

Quittant ce paisible séjour, la Jeanne prend le chemin des écoliers pour la prochaine escale, histoire de faire en chemin gronder sa plus grosse voix.

Un accostage d'une remarquable précision nous installe à quai, pour deux jours seulement - fort heureusement d'ailleurs - car ni le lieu, ni l'accueil de ses habitants ne sont bien agréables.

La plus grande distraction est encore le défilé, que le brave Mazout, le chien du bord, escorte de sa démarche claudicante. Première sortie de ce sympathique animal depuis son accident.

Le pauvre petit Darling, si drôle avec sa queue en spirale et ses oreilles broussailleuses, a connu une triste fin.

## DE POINTE A PITRE A LA VERA-CRUZ

Le départ de Pointe à Pitre - une date de la croisière : nous abandonnons définitivement les territoires français, les séjours paisibles et quelquefois exotiques, la vie tranquille dans la nature et les bains interminables...

Tandis que la Jeanne poursuit son chemin à travers les dernières Antilles, bientôt dans les eaux du golfe du Mexique, nous ne chômons guère à bord. Les conférences sont nombreuses. Les travaux de tracé de la carte de la rade des Saintes, suite et fin de nos épreuves d'hydrographie, deviennent d'autant plus fiévreux que la date limite se fait proche. Et quand le dernier coup de gomme est donné, quelques minutes avant l'heure H, contemplant notre œuvre agréablement teintée au lavis, nous nous demandons si ce sera bien là notre billet pour Mexico.

L'instruction s'achève. Notre dernière affectation est commencée. Je n'ai jamais tant dessiné d'engrenages et de pignons ! Dans les rares moments de liberté qui me restent, je pars à la recherche de moques, de peinture et de pinceaux. Mon pauvre "Zoucky" expose encore son corps nu au soleil, son bordé en souffre nettement et il faut qu'il ait revêtu son uniforme gris pour l'arrivée dans les eaux mexicaines. En peignant ainsi ses flancs arrondis, j'imagine les vives couleurs, dans le goût espagnol, que je lui donnerai pour tirer des bords sur les eaux du golfe de Gascogne.

La liste des embarquements qui nous attendent est publiée, cause de vives discussions et de profondes réflexions. Pour ma part, si je suis déçu de n'y voir aucun nom de sous-marin, le grand nombre des embarquements en campagne est toujours une consolation. Avec un peu de chance, peut-être ne serai-je pas irrémédiablement condamné à un dragueur ou à quelque autre bâtiment amarré trop souvent à quai à Lorient ou au fond de la Penfeld !...

Le Commandant Levasseur nous fait un brillant récit de la Bataille de l'Atlantique, dans un style très vivant et très prenant. En connaissance de cause, car, commandant la corvette FNFL " l'Aconit ", il coula deux sous-marins Allemands dans la même journée !...



*Le Commandant Levasseur*

Ce sera un des regrets de mon existence, de n'avoir pas participé à cette gigantesque et rude bataille, sorte de chasse à l'affût sans relâche ni merci. Naviguer dans des conditions aussi difficiles, dans les mailles resserrées d'un convoi, par n'importe quel temps, c'est véritablement le métier de marin.

Et la Jeanne glisse tranquillement sur des eaux très bleues.

Nous saluons au passage le "Rochester".

Le Mexique s'approche !...

*Grande allégresse au poste 1 : nous sommes consacrés  
" premiers lauréats d'hydrographie " !*

*.....Avec, en prime, quatre jours à MEXICO !...*

## A LA VERA-CRUZ...

Après toutes les politesses d'usage, saluée au passage par les gémissements disgracieux des binious mexicains, délaissant un quai qui paraît sympathique mais de trop peu de fond, la Jeanne exécute un accostage sans histoire, devant un premier plan peu encourageant de tas de charbon, d'entrepôts et de tôles ondulées.

Quelques "cadets" mexicains, largement gominés et moustachus, la veste ouverte et la casquette en arrière, quelques dockers en sombrero, mettent un peu d'animation à ce tableau.

Guère de distractions donc pour le tiers de service, hormis à distance les manifestations peu équivoques de ces dames du "Pilotos".

S'il faut en croire la légende publique, cet édifice eut pour destination première d'abriter les pilotes du port de la Vera-Cruz. Mais ceux-ci préféraient, à cette bourgeoise demeure, les distractions multiples de quelque maison plus ou moins close. L'Administration mexicaine, compréhensive et débonnaire comme le roi Pausole, leur permit, par un artifice aisé, de concilier les rigueurs du service et les douceurs de la bagatelle...

Il est temps de préparer sa valise pour le voyage à MEXICO !...

## EN PASSANT PAR MEXICO



Après deux journées passées à bord, nous embarquons dans un train spécial pour Mexico.

Douze heures de chemin de fer à travers un pays plus pittoresque que beau. De la couleur, des Aztèques pur sang, d'interminables champs de yuccas et de figuiers de Barbarie ; des plaines immenses où les "trombes" (tornades) soulèvent la poussière en colonnes multiples. Décor peu banal certes, mais qui ne mérite pas cependant le titre pompeux de "route des mille merveilles" !

Raconter ce séjour demanderait une édition particulière du "Journal de campagne", si je voulais fixer par le menu chaque instant et chaque image de ces quatre jours extraordinaires.

La seule arrivée en gare de Mexico de notre train officiel, décoré aux couleurs de nos deux pays, mériterait bien un chapitre : foule compacte et enthousiaste, feux croisés des flashes au magnésium, profusion de drapeaux et cocardes géantes bleu blanc rouge et vert blanc rouge, imposante musique officielle... rien ne manquait. Précédés des mugissements des sirènes des énormes motos Harley-Davidson de la police qui nous escortent, nous allons établir notre quartier général au "Waldorff", où nous attend un buffet somptueux, au rythme endiablé d'un orchestre mexicain, qui accompagne une superbe chanteuse élancée aux longs cheveux, véritable panthère noire...

Que nous annonce le *"Programmo de reception y festia a los marinos del crucero escola frances Jeanne d'Arc"* ?

### *Día 7 de marzo*

*El personal de Cadetes y marinería deberse salir de sus alojamientos a las 11.30 horas para reunirse en el área del monumento de la Revolución para marchar hacia la columna de la Independencia siguiendo la Transversal al Parco de la Reforma, y seguir por este hasta llegar a la columna.*

*A las 21.00 horas baile en el club de France*

### *Día 8 de marzo*

*A las 10.30 horas, salida de sus alojamientos de todo el personal para San Juan Téotimaran donde se servirá un almuerzo a las 13.30 horas.*

*A las 19.00 horas, cocktail ofrecido por la Secretaría de Relaciones Exteriores.*

### *Día 9 de marzo*

*Con aurora todo el personal de visitantes y acompañantes, a la corrida de toros que se celebrará en esa fecha a las 15.30 horas.*

*A las 21.00 horas, recepción en la Embajada de Francia.*

### *Día 10 de marzo*

*Corrida en Xochimiles que ofrecerá en honor de los marinos visitantes el Gobierno del Distrito Federal.*

*A las 21.00 horas, Salida de Mexico a bordo de un tren especial del Ferrocarril Mexicano...*

Ces quelques lignes évoqueront désormais pour moi des souvenirs exceptionnels. Le gouvernement mexicain a réalisé ce programme d'une façon pleine de délicatesse : pas de grands banquets ennuyeux, pas de fêtes guindées et rigides. Une simplicité très courtoise, agrémentée des vives couleurs du pittoresque mexicain. Un accueil très généreux, aussi bien de la population locale que de la colonie française, heureuse de revoir des marins français après toutes ces années de guerre.

Hors du cadre de ce programme officiel, ce fut une vie tout aussi intense.



Pas de répit, en dehors des repas pris au "Blue Room", restaurant de notre hôtel, toujours agrémentés des âpres accents de notre chanteuse-tigresse !...

Bien des aventures invraisemblables, histoires de fous ou contes de fées, nous attendaient en dehors des réceptions officielles organisées en notre honneur.

Les plus belles escales ont une fin. Avec plein de souvenirs pêle-mêle dans la tête, joyeux et enthousiastes, de guitares, de rumbas, de rapsas, de radeaux-gondoles, de corridas avec leur folklore, de guirlandes de fleurs, de danses espagnoles, de chanteuses aux jupons de dentelle, de péones, d'alguazils et de "bœufs" égorgés, de brunes voluptueuses et de maints jolis minois, nous nous embarquons en fanfare dans notre "*tren especial del Ferro Carril Mexicano*", dans un grand envol de mouchoirs et de flashes, après avoir chanté sur le quai de la gare, de concert avec la foule, un émouvant "*Ce n'est qu'un au revoir.....*" d'un ton très convaincu.

o O o

Bien pâle et bien fade parait la Vera-Cruz aux "lauréats d'hydrographie" revenant de Mexico. Un seul bon souvenir de ce port: le bal sur la plage arrière de la Jeanne, très réussi comme toujours.

Nous appareillons avec un vent assez faible, mais très défavorable à la manœuvre d'évitage. La Jeanne obéit sagement à ses hélices et à son Commandant, et file d'une allure rapide vers les eaux américaines.

## DE VERA-CRUZ A LA NOUVELLE ORLEANS

Une traversée sans histoire.

Le stage « artillerie II » se poursuit. Quelques dernières conférences mettent le point final à la période des études à bord.

De nuit, nous remontons le cours inférieur du Mississippi. Des berges plates et qui paraissent grises.

Depuis le mouillage de quarantaine jusqu'au « Toulouse Street Warf », nous passons entre deux longues files de "Liberty Ships", entretenant à quai leurs carcasses fatiguées.



## LA NOUVELLE ORLEANS

Après être venus à bout d'un vent traversier qui nous écarte du quai, nous nous installons, sans grand enthousiasme, devant les tôles ondulées d'un interminable entrepôt.

La première impression est nettement une déception. Cette Amérique si vantée et si prestigieuse aux yeux de bien des Européens, en ces années d'après guerre, se révèle, vue de près, comme un véritable chef d'œuvre de mauvais goût, et sa supériorité apparaît très relative, faite surtout d'une mécanisation à outrance des menus actes de la vie quotidienne. Sa puissance industrielle est immense - écrasante si l'on veut - mais ce n'est pas un tel mérite que d'être très fort quand on est très riche.

C'est une excellente chose pour des yeux Français, enclins à mépriser tout ce qui est de leur pays et à s'extasier devant ce qui est étranger, de pouvoir constater la supériorité de la Mère Patrie, si pauvre, si blessée et si meurtrie qu'elle soit aujourd'hui. Quelle belle victoire de goût, de qualité, de "fini", pour une production française normale, mise en compétition avec la production standard américaine !

Les premiers jours furent assez moroses : sorties tristes et courtes, rares et mornes réceptions officielles, et je n'étais pas loin de classer les Américains comme des gens ennuyeux et ne sachant pas vivre - a-t-on idée de boire du Coca Cola et de vivre d'assiettes anglaises ?... et les Américaines comme des poupées bruyantes, sans cervelle et rarement jolies. Heureusement les choses s'améliorent : La Nouvelle Orléans reste La Nouvelle Orléans. C'est une ville laide, elle n'y peut rien ; aucune de ces brillantes vitrines qui font la distraction toujours renouvelée des Parisiens. Mais, au-delà de ces immeubles chaotiques, on peut trouver au New Comb Collège, dans un très beau quartier où de superbes maisons de bois ont tout à fait l'air de vieilles demeures de la Louisiane, un accueil très sympathique, un excellent orchestre et de blondes poupées pleines de vie, de gaieté, et dansant très bien.

Très agréable aussi, et très intéressante, l'excursion à l'université de "Bâton Rouge", conçue sous forme d'un vaste et imposant campus ; déjeuner sur l'herbe à la Maison Française ; nombreuses "sweet-hearts" disponibles ; amusant défilé des jeunes G.I.'s, étudiants en préparation militaire je crois, précédés d'une clique que Picasso ne désapprouverait pas. La première impression, c'est qu'une pareille université - où règne un régime plus que libéral - est un paradis terrestre.

Mais je ne suis pas convaincu que maint Français, aujourd'hui enthousiaste, ne s'ennuierait pas rapidement dans ce cadre trop vaste... ceci n'étant pas, pour autant, une apologie ni un regret des tristes Lycées français que j'ai connus.

De cocktail en cocktail, on parvient à l'historique réception chez les "Dominicaines". Pas beaucoup d'ambiance assurément, entre les murs nus d'une salle de classe, quand tournent au ralenti quelques disques endormants. Mais, là encore, quoique "dominicaines", il y a bon nombre de gentilles et jolies "girl-friends".

Si bien que, quand vient le dimanche et le déjeuner à bord de nos invitées, le poste regorge de séduisantes beautés. Ce fut vraiment un joyeux dimanche, depuis le lunch - brillant grâce aux remarquables qualités du chef de gamelle général - et les slows très langoureux dans l'éclairage tango installé par le "Bat d'Af", jusqu'aux dernières danses sur la plage arrière où la réception fut plus réussie que jamais...

Ce qui précéda de peu les adieux définitifs à la sympathique et très vivante Jenny.

Dans cette dernière et meilleure journée de l'escale, qui me réconcilia partiellement avec l'Amérique, les représentants de la Jeanne triomphèrent brillamment de leurs concurrents U.S. aux régates. Victoire qui - ajoutée à notre succès en football - fut agréable à notre amour-propre national et de bord.

La dernière matinée fut remplie par un film très intéressant... mais sur lequel il faut être discret !..."Secret défense" oblige !

Nous quittons La Nouvelle Orléans peu après ; il en reste au fond un bon souvenir, le regret de n'avoir passé à terre que des moments peu nombreux et trop courts, et la conviction bien établie qu'en peu de temps on pourrait faire de très rapides progrès en anglais en vivant aux Etats-Unis ou en Angleterre, surtout favorisés par la fréquentation des "girl-friends".

Les conditions de l'appareillage sont très difficiles, la Jeanne se trouvant dans une concavité de la courbe du fleuve, le courant tend à maintenir le bateau plaqué contre le quai.

La manœuvre s'effectue avec une extrême précision et nous descendons les eaux jaunes et glauques du Mississippi vers la France avec, auparavant, une semaine bien désagréable d'exams "S".

## DE LA NOUVELLE ORLEANS AUX AÇORES

Douze jours de mer...

Le long d'une orthodromie.

Onze jours de concours.

Par moments, belle houle et bon vent.

La Jeanne ne sourcille guère d'ailleurs, et roule beaucoup moins que je ne l'aurais cru. Le temps passe assez vite, entre les quarts, les points au sextant et les colles.



*P. Lacoste*



*J. Montpellier*



*Cl. Riffaud*



*J. Aubé*

*Et pendant ce temps là....*



*.L'I.G.M. Picou prend les Tops*

Un gros soupir de soulagement à l'arrivée à la Horta.

## PUNTA DEL GADA

Au cœur de l'archipel des Açores, on se croirait facilement au siècle précédent.

L'illusion sera d'ailleurs confirmée par la présence non loin de nous d'un superbe quatre mats battant pavillon rouge et or, il s'agit du voilier-école des midships Espagnols, le « Juan Sebastian de Elcano ».



Nous ferons à bord de ce magnifique voilier une longue visite très intéressante, et dépaysante pour nous qui vivons sur un bâtiment plus contemporain.

Dans les appartements du commandant, on se croirait sur un vaisseau de l'« Invincible Armada » : meubles sombres en bois sculptés, riche argenterie en vitrines offerte aux regards, sabords munis de vitraux donnant sur l'arrière et les deux bords.....

Cette rencontre donna lieu à des échanges d'invitations, qui nous permirent de faire largement apprécier à nos camarades ibériques les charmes du cognac français.

## LE RETOUR A LORIENT

Après quelques jours de navigation, bien occupés par les derniers examens alternant avec les heures de quart, on aperçoit la côte basse et plate de Lorient.

Pénétrant dans le port, on est frappé par l'aspect impressionnant de la base de sous-marins construite par les Allemands, la plus importante de toutes je crois. Elle est pratiquement intacte. Là, les U-Boot de retour de croisière trouvaient un abri sûr, sous dix mètres de béton.

La ville a été entièrement rasée par les bombardements des alliés, qui voulaient y rendre toute vie impossible. Les seules constructions récentes sont de nombreuses baraques provisoires en bois.

On est donc très étonnés de voir la foule compacte qui attend notre accostage sous le ciel gris, surtout des femmes de tous âges, dont bon nombre habillées de noir arborent fièrement des coiffes bretonnes pour ce jour où l'on fête le retour d'un marin, parent ou ami. Les passerelles installées, l'amarrage terminé, tout ce monde se précipite joyeusement à bord dans une grande agitation.



C'est bien volontiers que l'on prend en charge quelque charmante jeune fille pour une visite du bord.

Dès que possible, on se rend à terre pour téléphoner à la famille et, le cas échéant, aux petites amies.

## GAVRES

Au cours de l' escale de Lorient était prévue une visite du Polygone de GAVRES.

Non loin du port, sur une grande lande, se tient un centre d'essai appartenant à la Marine, pour y expérimenter les munitions et les blindages. Une partie de la promotion, dont mon poste, escortée de divers officiers, doit assister à une démonstration de percement de blindage par "charge creuse".

Malheureusement, par suite de la fausse manœuvre d'un technicien de la base, la mise à feu est faite prématurément, alors que nous sommes groupés autour de l'engin.

Des cris s'élèvent. De nombreux corps sont à terre. Notre camarade Xavier de Moussac est tué sur le coup. Claude Riffaud est sérieusement blessé. L'amiral Barthes a le ventre ouvert. Et tout près de moi, parmi d'autres camarades blessés, git le Commandant Levasseur, dont la poitrine saigne abondamment. J'enlève ma chemise et je m'efforce de ralentir l'hémorragie en en faisant un tampon. Mais c'est inutile, il meurt dans mes bras.

Etrange circonstance que de recevoir ainsi le dernier soupir de ce Commandant, héros de la bataille de l'Atlantique, qui m'avait témoigné une sympathique bienveillance en plusieurs occasions, et pour lequel je ressentais estime et gratitude.

Pour ma part, je m'en tire avec un petit éclat dans le genou.

Ce furent ensuite les veillées funébres sous les armes, de jour et de nuit, et enfin les obsèques militaires à travers les ruines de la ville dévastée, sous un ciel gris de circonstance.

Nous n'en avons pas fini avec les drames : à bord, un quartier-maître canonier est décapité accidentellement par une noria.

## BREST

Le terme du voyage !...

Nous arrivons en grande pompe sur la rade.

Les Fistots de la promotion 1945 sont là, debout dans les baleinières, les avirons matés à la verticale pour honorer leurs anciens.

Ce ne sont que saluts et concerts de sirènes.

Dernière manifestation militaire : le ministre de la Marine en personne, Mr Jacquinot, escorté du chef d'état-major général de la Marine, l'Amiral Lemonnier, viennent nous passer en revue pour la dernière fois.

Puis ce fut une agitation frénétique pour la préparation des bagages, l'emballage des souvenirs et cadeaux, allant pour certains jusqu'aux tapis de Kairouan, aux arcs, flèches empoisonnées et masques africains...

La promotion se disperse définitivement.

Et enfin le train démarre vers une longue permission, d'avance très appréciée.



*Mazout descend à terre, la croisière est terminée*



